

Hiver 2014-2015

BAZ

BRANCHÉ • ARTISTIQUE • ZEN

Entrevues avec
Sandra Chevrier,
France Cantin, Franklyne,
Daniel Roberge

Collaboration spéciale
Jean-Luc Romero

Enquête sur
les arts visuels



Après un spectacle

Après une pièce de théâtre

Après le travail

Pour rencontrer

Pour discuter

Pour célébrer



Réservez pour votre party de Noël
pour un anniversaire

ou pour un événement



Lounge L'un et L'autre

Ouvert 7 jours sur 7

de 16h à minuit

1641 rue Amherst

438-333-4300

Suivez-nous sur
facebook.com/loungeunetlautre

www.lun-lautre.com

Danielle Hubbard

Classes de Ragedance

Circuit Est, Centre Chorégraphique et Université Concordia

daninahubbard@gmail.com

514-655-1960



**Avez-vous toujours
rêvé de sculpter?**



L'artiste professionnel Joël A. Prévost
enseigne aux élèves de tous niveaux
à rendre la beauté du corps humain
en sculptant l'argile d'après modèle vivant.

www.AtelierSculptureArgile.com

L'Atelier de Sculpture du Village

1206, boulevard de Maisonneuve Est
Montréal, QC, H2L 1Z9
514 690-4312 joel@joelaprevost.com



Rédaction

Sylvain Bazinet, France Cantin, Simon DuPlessis, Yvon d'Anjou, Marie-Noëlle Goulet-Beaudry, Robert Leroux, Me Damien Pellerin, G. H. Pépin, Sandy Poitras, Elizabeth Pouliot, Jean-Luc Romero-Michel, Pascalline Quaedvlieg.

Correction

Sylvain Bazinet, Simon DuPlessis, Lucette Dion-Bazinet, Alain Ménard.

Photographies

Pierre Ouimet (page 32), Dali Bouchard (page 28), James Ian Morgan (pages 8 et 14), Maxime Desbiens (page 18), Richard Gagné (publicité Bar Relaxe).

Rédacteur en chef

Sylvain Bazinet
sylvain.b@bazoom.ca
438.879.0818

Infographie - Marketing

Sylvain Simard
sylvain.s@bazoom.ca
438.820.7502

Site web

Sylvain Bazinet, Jonathan Poitras, Sylvain Simard.

Page couverture

Sandra Chevrier, « La Cage et le combat sans fin » 60 x 48 pouces, techniques mixtes, 2014.

Éditeur

Communications Bazoom inc.
100-1307, rue Sainte-Catherine Est
Montréal (Québec) H2L 2H4
www.bazoom.ca

Impression

Imprimerie Groupe Litho inc.
4309, rue Hogan, Montréal, Qc, H2H 2N2
Téléphone : 514.524.0742
www.groupelitho.com

Abonnement

Pour recevoir le magazine par la poste, le tarif annuel au Canada est de 25 \$ pour les individus, 45 \$ pour les institutions, taxes incluses. Libellez le chèque à l'ordre de Communications Bazoom inc.

Copyright

Sauf mention contraire, les photographies de ce magazine ont été fournies par les artistes, par l'auteur ou le sujet de la photographie. En fournissant la photographie, ceux-ci reconnaissent posséder le droit d'auteur sur ladite photographie et en céder l'usage uniquement pour les versions web et imprimée de Bazoom. Veuillez communiquer avec les intéressés pour toute autre utilisation.

Tous droits de reproduction réservés. Pour toute demande de diffusion d'un article, s.v.p. communiquez avec Sylvain Bazinet au sylvain.b@bazoom.ca. Pour citation, veuillez indiquer l'auteur de l'article et mentionner la publication dans le magazine BAZ.

© Communications Bazoom inc. 2014

BAZ, le magazine de Bazoom

Volume 1, numéro 2
Hiver 2014-15

Dépôt légal : Bibliothèque et Archives nationales du Québec

ISSN 2292-9460

SOMMAIRE



Mot de l'éditeur et mot du rédacteur - Page 4

Comment les artistes se perçoivent-ils ? - Page 5

L'art visuel dans les médias - Page 6

L'autoroute web - Page 7

Choisir sa galerie et non sa galère - Page 8

Le marché de l'art - Page 10

Les artistes nous parlent du RAAV - Page 12

Entrevue France Cantin - Page 14

Entrevue Daniel Roberge - Page 16

Entrevue Sandra Chevrier - Page 18

L'art plastique : un diamant brut - Page 20

Graffitis et tags, oeuvres protégées ou non ? - Page 22

Créez votre espace - Page 23

Investir dans l'art, un plaisir qui rapporte - Page 24

Joël A. Prévost - Page 26

L'avis de Sandy - Page 27

Franklyne - Page 28

Brigitte Leblanc - Page 30

Le ruban rouge - Page 31

Page communautaire - Page 32

Poésie : L'exil - Page 33



Mot de l'éditeur

Sylvain Bazinet

Selon l'Observatoire de la culture et des communications du Québec, en 2010, on estime à 3 632 le nombre d'artistes professionnels en arts visuels au Québec, dont 60 % de femmes et 40 % d'hommes. Seulement 12 % d'entre eux ont moins de 35 ans et 45 % des artistes habitent sur l'île de Montréal. Le Regroupement des artistes en arts visuels (RAAV), quant à lui, compte 1 576 membres toutes catégories confondues. Je voulais donner les chiffres officiels. Simon DuPlessis, plus bas, parle de notre enquête.

En musique, nous abordons un style fort populaire au Québec mais boudé par les médias, le country, avec Brigitte Leblanc et Franklyne. Pour cette dernière, nous retraçons son parcours de la chanteuse punk à aujourd'hui. Notre page communautaire a été attribuée au Réseau des lesbiennes du Québec.

Voilà en bref notre numéro hiver 2014-15. De la part de toute l'équipe, nous vous souhaitons une bonne lecture et une heureuse année riche en découvertes !



Enquête sur
les arts visuels

Mot du rédacteur

Simon DuPlessis

Les réponses que nous avons reçues suite au sondage mis en ligne au printemps par notre rédacteur en chef Sylvain Bazinet ont attiré mon attention dès lors que j'ai commencé à les départager. La volonté de m'impliquer dans ce projet et de le mener à bien s'est immédiatement cristallisée en moi. Pour ce, j'aimerais remercier les artistes et intervenants du milieu culturel d'avoir accepté de se prêter au jeu — ils sont les véritables instigateurs de cette enquête.

Ce dossier spécial est d'abord et avant tout constitué de 6 articles qui portent sur des réalités immédiates en arts. Les artistes par-eux-mêmes, l'art dans les médias, les galeries, le marché, le RAAV et le web. Ce sont les prémisses qui se sont esquissées dès l'abord.

Viennent ensuite quelques encadrés « Enquête Express » qui viennent compléter les sujets principaux. Gagner sa pitance, l'éducation, les symposiums, les encans bénéfice, les universités ; voilà des réalités qui n'étaient pas abordées directement dans notre sondage, mais qui sont ressorties dans maintes réponses.

Finalement, afin de dresser un portrait plus juste, nous avons rencontré trois personnalités du milieu des arts visuels de Montréal. Nous avons ainsi cogné à la porte de l'agente France Cantin, anciennement agente de Zilon qui s'occupe désormais de la galerie TD de la place des spectacles, celle du galeriste Daniel Roberge qui a malheureusement dû fermer sa galerie, Zéphyr lieu d'art, n'arrivant plus à joindre les deux bouts face à un marché de plus en plus aride, et finalement celle de l'artiste montréalaise Sandra Chevrier, qui connaît actuellement un succès tel qu'on en voit rarement — notamment en Norvège et aux États-Unis. Ils ont tous eu l'amabilité de répondre à nos questions, inspirées par les réponses à notre sondage.

À cette enquête se greffent quelques collaborations. Pascalline Quaedvlieg, historienne de l'art nous propose un texte sur l'investissement en arts. Élisabeth Pouliot, jeune étudiante de 18 ans, nous livre son point de vue sur la réalité en arts plastiques dans les écoles secondaires et Damien Pellerin, un avocat qui traite du délicat sujet de la relation entre le droit et le graffiti.

Cette enquête ne vise certes pas à donner toutes les réponses sur la vie en arts visuels, mais vise plutôt à provoquer un questionnement sur cette dernière. La vie picturale est bouillonnante au Québec et dans sa métropole. Vous le verrez par les tableaux que nous publions dans ces pages. Nous espérons démystifier quelque peu cette réalité, et peut-être donner aux gens une idée plus claire de leurs artistes et de leurs œuvres. C'est de notre culture collective dont il est question ici.

Bonne lecture !

Comment les artistes se perçoivent-ils ?

Enquête sur les arts visuels

Un mot pour décrire tout ce que nous avons reçu de la part du public avec notre sondage « Enquête sur les arts visuels » lancé en ligne ce printemps : « Richesse ». Notre objectif n'était pas de faire une étude, loin de là. Nous avons mené une enquête assez générale sur la perception que les gens du milieu artistique (artistes pour la très grande majorité) ont d'eux-mêmes, du milieu et de son influence dans la société québécoise. En ce sens nous avons recueilli un matériel riche.

Tout d'abord, quelle est l'image, grosso-modo, qu'ont les artistes d'eux-mêmes et de la situation générale en arts visuels au Québec ?

Les opinions sont différentes et colorées. S'ils sont très peu à être déçus — *Tout a déjà été dit et rien n'a changé et ne changera jamais ; tout est désigné comme de l'art, même la croûte la plus merdique. Le milieu est snob ; je veux que ma fiche soit anonyme, loser c'est pas glorifiant* —, plusieurs, mais pas tous, se sentent tout de même laissés pour compte.

On croit qu'il y a une banalisation des arts visuels au Québec qui nuit au talent, et que le respect des artistes est vraiment timide, voire ignoré. Les arts visuels sont malheureusement loin derrière les autres formes d'art, ils sont les enfants pauvres des médias et des gouvernements. On déplore que certains s'imaginent que l'artiste est heureux dans une vie misérable, qu'il a choisi la pauvreté.

Ils considèrent tout de même leur travail comme étant important : *Depuis toujours, nous sommes les instigateurs de l'environnement quotidien de la population ; la publicité a toujours largement utilisé l'art visuel ; ma vie ne serait rien sans cette créativité qui sort de mes tripes.*

On n'est pas pessimiste cependant, puisque certains affirment que *la situation en arts visuels s'est un peu améliorée* et notent à tout le moins que *ça s'est amélioré en arts numériques*. On salue également les projets dans le domaine : *« À noter que des artistes se prennent en main et créent leurs magazines. Comme DÉCOVER qui met sur pieds des événements qui font grand bruit à Montréal. »* Il est vrai que nous vivons dans une ère de grands bouleversements et les arts visuels n'en sont pas exempts. Ceci peut donner confiance à certains,



2-

comme nous le dit cet artiste : *« Je crois très fort que, actuellement, un virage important se fait dans la société. »*

La situation n'est pas rose [voir notre article sur le Marché de l'art] : *« Les artistes qui travaillent dans les milieux culturels sont maintenus dans la misère et aux prises avec des systèmes débilissants : chômage, aide sociale, demandes de bourses qui n'en finissent plus », « les trois quarts des artistes que je connais doivent se battre au quotidien pour manger à leur faim ».*

Il y a un peu de nostalgie aussi, dans les réponses que nous avons reçues : *« Dans les années 80, il était beaucoup plus facile d'exposer et de vendre nos œuvres. Aujourd'hui il faut être mort ou célèbre pour exposer dans les musées », « beaucoup d'artistes accomplis sont oubliés, je pense à Robert Roussi. Sa femme peine à le placer en musée. »*

On pense qu'il y a trop d'artistes sur le marché : *« Maintenant il y a beaucoup trop de gens qui prennent deux trois petits cours de peinture et se déclarent artistes. »* Qu'il y a beaucoup d'amateurs, mais peu de collectionneurs. Selon un répondant : *« Tout le monde s'improvise comme artiste, ce qui a comme résultat que le marché est sursaturé. »*

Certains espèrent l'entraide et la collaboration : *« Je pense que les artistes seraient mieux de se regrouper, d'ouvrir leur propres ateliers-galeries et s'annoncer eux-mêmes. »* Riche idée quand on pense à l'autopromotion sur les médias sociaux et les forums d'art.

Finalement, une artiste a attiré notre attention sur ce fait social, quelque peu amusant : *« Notre société met à présent des tas de "possibilités" pour devenir un soi-disant artiste avec des shows comme "The Voice" et "Got Talent", mais en parallèle des subventions sont supprimées à des associations et des collectifs d'artistes. »* □

L'art visuel dans les médias

Vu par les artistes et intervenants
du milieu culturel

Enquête sur
les arts visuels



Les répondants de notre sondage ont été plutôt unanimes sur l'espace qu'occupe l'art visuel dans les médias en général. Force d'un courant étendu, les médias ciblent de plus en plus l'information qu'ils dispensent et tendent à réduire la couverture du culturel. Bien souvent au profit de médias spécialisés, peu connus du grand public.

« Nous sommes loin du temps où des [Serge] Lemoyne étaient invités dans des émissions de divertissement et où l'on parlait d'art visuel dans les magazines à sensation. Exemple : le cahier week-end du Journal de Montréal consacrait une page entière aux arts visuels. Cette dernière a été remplacée par une page cinéma, alors qu'ils dédient déjà 50 pages par semaine sur le sujet ».

Ce qui intéresse les médias, ce sont les nouvelles à sensation, les arts visuels ont toujours été les enfants pauvres des médias ; on ne retrouve dans les journaux que très peu d'articles sur le sujet ; encore moins [de place] dans les médias électroniques à large public comme la télévision ; il y a plus de musique et de cinéma que de visuel ; déjà que les arts tout court sont sous-représentés, les arts visuels, on n'en parle pas. Nous avons reçu plusieurs réponses sur le même ton.

Les artistes et les amateurs d'art sont déçus de ne plus trouver autant de couverture médiatique sur le sujet qu'il y a quelques années, ainsi même le journal Voir est rendu qu'il parle d'un artiste peintre une fois par décennie. Un autre répondant regrette : « Il n'y a plus de critiques d'art comme avant. »

Et lorsqu'on parle d'art, parle-t-on vraiment d'art ? Les fois où l'on donne la parole à un artiste sur un plateau grand public, on ne parle pas de son art lui-même, mais du succès, avant tout financier, que cet artiste connaît.

Les rares journalistes qui portent attention aux arts visuels sont la plupart du temps des grands amoureux de l'art, explicite une répondante, comme si ça n'intéressait que les initiés. Les artistes peuvent parfois prendre un peu mal cette ignorance : « J'imagine que pour certains médias, nous ne sommes pas dignes d'intéresser la masse pour qu'on parle de nous de façon ponctuelle. »

Certes, les médias sont en période de grands changements. Exemple : « Malheureusement, avec plusieurs coupures au niveau fédéral, le portefeuille du ministère du Patrimoine se voit réduit. Dans les grands médias, ce sont la culture et les arts qui sont les premiers touchés. » On peut aussi imaginer ce que peut faire une publication de moins par semaine à La Presse.

Pour d'autres, ce sont les médias montréalais qui ne sont pas assez téméraires. J'ai vu des journaux à Toronto avoir des cahiers complets le week-end sur les arts visuels !

La spécialisation des médias et la croissance significative des webmédias changent la donne : « Les médias sont fragmentés, partitionnés, spécialisés. Je crois que les arts occupent sensiblement la même place qu'avant, mais dans un espace médiatique dilué. » Ce qui fait dire à une répondante : « La visibilité au niveau des médias augmente, mais lentement. » Et comme nous le dit un amateur d'art : « Il y a les magazines culturels — tel que BAZ qui fait un superbe travail — mais dans les grands journaux et à la télé, l'art est inexistant. »

Il faut dire que le manque de couverture du domaine culturel dans les médias finit par avoir un impact sur la culture elle-même. Le manque de visibilité au niveau médiatique contribue au ralentissement et possiblement au désintérêt des clients potentiels, nous dit Pierre-Marc Desjardins, un agent d'artistes qui a répondu à notre sondage.

« Si les médias parlaient un peu plus d'art visuel, on perdrait peut-être cette vieille mentalité qui fait que la peinture n'a de valeur que si le peintre est décédé, ou s'il a une carrière à l'étranger », philosophe un répondant.

Un autre artiste rappelle, avec raison, que c'est en encourageant tous les types d'art que l'on permet l'émergence de l'excellence. □

Enquête sur
les arts visuels



L'arrivée d'internet a changé la face du monde. Les médias sociaux — jouets pour adolescents qu'ils étaient de prime abord — sont devenus des outils formidables pour la promotion des artistes par eux-mêmes et pour favoriser la cohésion des milieux culturels de Montréal et dans le monde.

Si nous pouvons représenter Sandra Chevrier comme étant un exemple patent de la réelle force du web [voir notre entrevue avec elle], il n'en reste pas moins que le flot continu d'internet noie le travail si ardu de la promotion en ligne. Le web reste néanmoins un outil indispensable pour une campagne de publicité complète, bien gérée et efficace. *Il y a beaucoup plus de place pour les arts visuels depuis la révolution web ; il y a plus de place pour les arts visuels depuis internet.*

Les artistes optent pour l'autopromotion plutôt qu'une galerie d'art, ou conjointement avec celle-ci : « *J'ai opté d'opérer hors-circuit et de faire la promotion de mon travail par l'entremise de mon site internet* », nous dit un répondant.

Comme l'a démontré Sandra Chevrier, il est possible de s'ouvrir au monde et de vendre par le biais des médias sociaux, des webmédias et les forums d'art. Voici deux réponses qui abondent en ce sens : « *L'omniprésence du web fait qu'un artiste peut par lui-même se faire connaître dans le monde. Quand on pense qu'il y a quelques années, il fallait passer par un agent qui envoyait des*

photos des œuvres à des contacts », « *grâce à la multiplication des tribunes de diffusion, le marché planétaire est accessible comme jamais* ».

L'agente France Cantin [voir notre entrevue] recommande fortement aux artistes émergents d'user du web pour faire de l'autopromotion. L'artiste — et cela revient beaucoup dans les réponses que nous avons reçues — ne doit plus simplement se fier à la galerie pour faire le boulot.

Mais, reste toujours un hic : « *L'internet nous a ouvert bien des portes, mais a aussi permis de diluer notre travail dans un océan d'œuvres.* »

Sandra Chevrier admet passer plus de 20 heures par semaine à faire du web, uniquement pour son travail d'artiste : « *Un moment donné, on devient dans les premiers sur les recherches Google* » dit-elle, soulignant le but de sa démarche. □



5-



France Cantin

Enquête sur
les arts visuels

Choisir sa galerie et non sa galère

Nul besoin de vendre son âme au diable. La galerie d'art constitue un excellent moyen — mais non le seul — dont dispose l'artiste pour distribuer et faire connaître ses œuvres. Choisir sa galerie, c'est choisir un partenaire d'affaires. Comme en amitié et en amour, votre cœur et vos valeurs devraient guider votre choix. Et comme pour le mariage, il vaut aussi mieux avoir un bon contrat si jamais le ciel s'avérait moins bleu que prévu.



Être ou ne pas être représenté

Être représenté en galerie n'est pas une nécessité absolue. Certains se débrouillent assez bien seuls. Cela dépend bien sûr de vos objectifs et de vos possibilités. Aussi, étant donné la difficulté d'entrer en galerie, pour plusieurs, ce n'est souvent même pas un choix. Vendre soi-même ses œuvres nécessite beaucoup d'efforts et la galerie a quand même de nombreux avantages quand on y a accès. Il faut toutefois la choisir avec soin.

Pour ceux et celles qui n'arrivent pas à entrer en galerie, cela ne déprécie pas nécessairement la valeur du travail. Beaucoup d'appelés, peu d'élus. C'est souvent une question de timing et de circonstances. Il existe une foule de lieux où il est possible d'exposer. Plusieurs galeries, aussi, louent leurs murs à ceux et celles qui veulent organiser eux-mêmes leurs événements.

Certaines galeries de ce type prendront toutefois en charge le vernissage, la promo et les relations de presse et ont aussi souvent une liste d'envoi pour vos invitations. Ils peuvent aussi parfois se charger du gardiennage et des ventes.

Évaluez ce qu'on vous offre

Bravo ! Extase ! Hourra ! La galerie convoitée démontre un intérêt pour votre travail. Vous voudrez certainement savoir comment vos œuvres seront montrées, s'il y aura une rotation régulière et si vous aurez éventuellement l'occasion de monter des expositions solos et si oui, à quelle fréquence ? Des artistes tablettés dès le départ, ça existe, malheureusement.

Est-ce que la galerie achète ou prend en consignation vos œuvres ? Il est évident qu'une galerie qui achète vos œuvres prend un risque plus important et sera justifiée de vous en donner un moindre prix. Votre galerie vous offrira fort probablement plutôt une consignation des œuvres et vous paiera votre dû au moment de la vente, ce qui rend encore vos revenus incertains. Elle peut aussi vous offrir un montant forfaitaire mensuel qui vous assure un revenu régulier. Mais attention, il s'agit le plus souvent d'une avance de fonds sur votre part des ventes. Il est possible que la galerie se réserve ainsi le droit de se rembourser à même votre inventaire. Soyez certain de ce qu'on vous propose.

Le taux de commission sur les ventes

Il devrait être en fonction de ce qui est offert et aussi tenir compte des autres frais s'il y a lieu. Il peut être aussi bas que 25 % si vous payez aussi la location des murs. Il peut aller jusqu'à 70 % pour une galerie plus prestigieuse. À New York, par exemple, certaines galeries vous chargeront ce taux en plus des frais d'exposition. Certains jugeront qu'il peut être pertinent d'exposer quelque part pour la visibilité et/ou le prestige sans espérer en tirer profit. Encore une fois, tout à un prix.

L'exclusivité

Il n'est pas rare pour une galerie qui entend investir dans la promotion d'un(e) artiste d'exiger de lui ou d'elle une exclusivité. Il est important d'évaluer si cette exclusivité est justifiée (en fonction de ce qui sera réellement investi) et si elle aura un impact sur d'autres aspects de votre carrière. L'exclusivité devrait être limitée dans le temps (généralement la durée du contrat) et devrait s'appliquer à un territoire donné. Si vous consentez l'exclusivité mondiale, assurez-vous que votre galerie a effectivement les contacts nécessaires pour vous ►

promouvoir partout. Sinon, limitez le territoire aux endroits où elle peut effectivement faire une différence.

Autres frais

Il est important de vérifier si on vous exigera d'autres frais, par exemple, des frais d'exposition, abonnement annuel ou frais de promotion et de vernissage. Il se peut aussi que ces services ne soient tout simplement pas offerts et donc de votre responsabilité.

Productivité

Si votre entente est particulièrement avantageuse, il se peut qu'on vous incite à produire un certain nombre d'œuvres par mois, voire par semaine. Il est important pour vous d'évaluer votre capacité à rendre la marchandise selon votre rythme de travail et sans brimer votre équilibre et votre capacité créatrice.

Les droits d'auteur

Est-ce que la galerie vous demande de céder en tout ou en partie vos droits d'auteur ? Il s'agit là d'une question des plus délicates. Il est normal qu'on vous demande la permission de reproduire vos œuvres pour des cartons d'invitations ou de les publier sur le site de la galerie par exemple. Si des tirages (giclées ou sérigraphies) devaient être faits dans le but de vendre, vous devez y consentir séparément par écrit. Vous ne devriez au grand jamais céder la totalité de vos droits à qui que ce soit. Ce genre de clause pourrait être considéré abusif le cas échéant, mais vaut mieux être prudent.

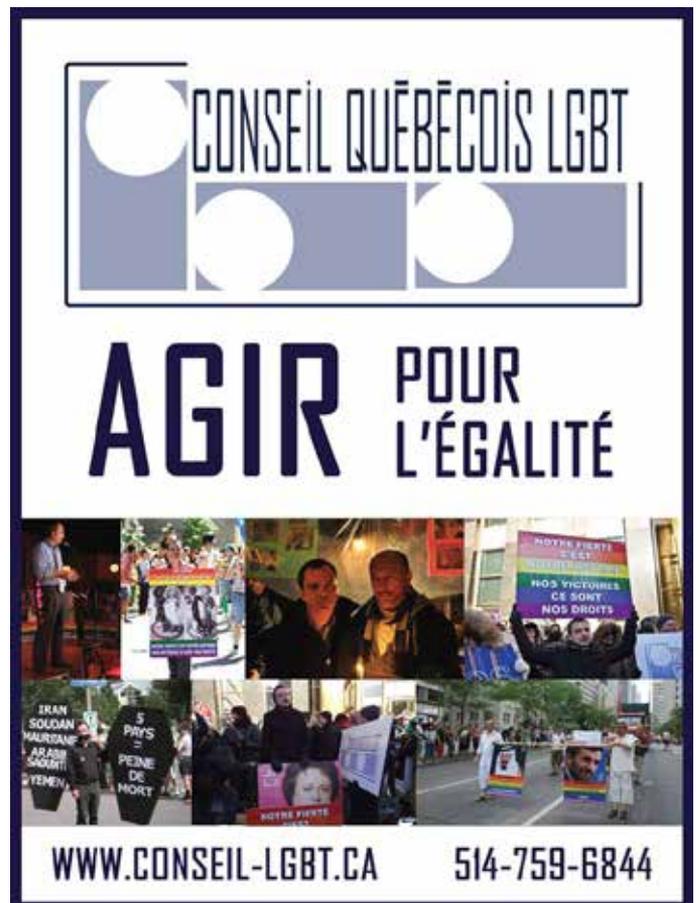
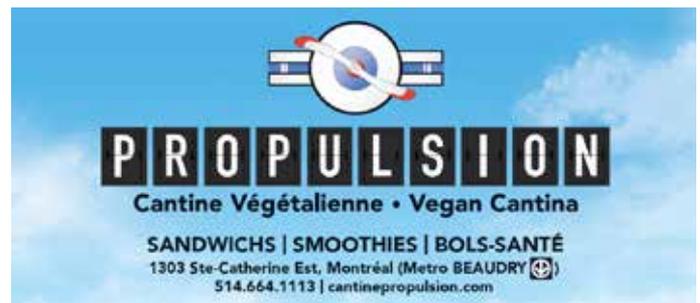
Le contrat

Sachez finalement qu'aux termes de la loi, le galeriste est requis de vous fournir un contrat. Une entente verbale ne suffit pas. Le RAAV publie à cet effet un excellent guide qui comprend des exemples de différents types de contrats (vente, consignation, etc.). Pour ce qui est des contrats proposés par les galeries, je vous conseille de vous y pencher sérieusement avant de signer et de vous faire conseiller au besoin par un avocat, un agent ou toute personne bien avisée afin d'éviter de vous retrouver dans une situation qui ne correspond pas à vos désirs.

Je suis consciente que le marché est difficile et qu'il appartient à chacun de faire les compromis qu'il juge à propos. Il est toujours mieux par contre de le faire en pleine connaissance de cause.

Je vous souhaite des ententes à la hauteur de vos attentes. Et des galeristes honnêtes, malgré la croyance populaire, il y en a plein. N'ayez donc pas peur de faire valoir ce qui est important pour vous. Il s'agit de vos œuvres, de votre carrière. Le pouvoir doit rester entre vos mains. ☐

[Publié précédemment sur le blogue de France Cantin, lavoieestlibre.wordpress.com]



Le marché de l'art

Enquête sur les arts visuels

cains et autres visiteurs dépensaient dans les galeries québécoises. Avec la récession et la montée du dollar [canadien], de nombreuses galeries ont fermé leurs portes. »

Un des répondants a perdu son gagne-pain, dû aux compressions : « *Ma spécialité a été pendant 15 ans les couvertures d'albums rock. Avec le ralentissement des ventes de musique, les compagnies de disques ont diminué les budgets alloués aux couvertures.* »

On a aussi dit que *la visibilité augmente tranquillement, mais le public n'achète pas*. D'autres disent qu'il y a beaucoup d'admirateurs mais peu de collectionneurs ; les collectionneurs sont rares ; il y a prolifération d'œuvres sur le marché, mais peu de collectionneurs. Toutes des réponses qui abondent en ce sens.

Un phénomène qui n'aide pas du tout à la cause : les œuvres imprimées vendues chez IKEA, Walmart et autres magasins à grande surface. *La plupart des gens décoorent leur maison avec des posters IKEA ! Malgré le fait que l'on peut avoir de belles sérigraphies pour moins cher que chez IKEA ; j'ai dû rajuster mes prix, autrement les gens n'achètent pas. On trouve des copies d'œuvres dans les grands magasins pour des sommes modiques, relatent deux répondants.*



7-

Certaines questions de notre sondage concernaient le revenu des artistes. Ce qui a donné lieu à beaucoup de commentaires sur le marché de l'art de la part des artistes, et de Pierre-Marc Desjardins, un agent d'artistes qui a accepté de nous répondre.

La situation économique des artistes est la plupart du temps désastreuse. Je peux rester plusieurs mois sans vendre, je ne vis pas de mon art, je débourse beaucoup plus que les profits, je dépense plus que mes revenus.

« *Il faut dire que les temps sont de plus en plus difficiles. Nous le voyons dans l'explosion des coûts au supermarché, sur le compte d'électricité. Le gouvernement du Québec, aussi, serre la vis. Il est naturel que le marché de l'art en subisse les contrecoups. La situation économique des dernières années a grandement ralenti le marché en investissement et acquisition d'œuvres d'art* », nous explique l'agent Pierre-Marc Desjardins.

Un des premiers endroits où les gens coupent c'est dans l'achat de toiles, exprime un répondant. Un autre de dire : « Dans les années 2000, le marché de l'art était florissant, ça vendait, les Améri-

Il y a du travail à faire au Québec. Pierre-Marc Desjardins : « *L'important c'est de défendre la valeur de l'investissement dans l'achat d'œuvres d'art originales d'artistes québécois sur les marchés nationaux et internationaux. Et défendre, auprès des entreprises, l'importance d'exposer ces œuvres dans leurs locaux, à la vue de leurs clients. Afin de contribuer à l'accroissement de leur image de marque.* » Un répondant affirme : « *Nous devons et devons développer de nouvelles approches pour nous faire gagner plus d'argent. Nous le faisons et le réalisons depuis quelques années. Mais nous sommes en bas du seuil de la pauvreté, c'est tout dire.* »

Une petite rancune, toutefois, à l'encontre d'un marché qui privilégie toujours les mêmes. *Il y a des gros joueurs qui peuvent faire une différence. Autre que de s'approprier un marché sélectif de quelques individus pour créer une surenchère et voguer ainsi jusqu'à épuisement.*

Une nouvelle clientèle, plus jeune, qui achète des œuvres originales, émerge au Québec. *Je constate qu'il y a une nouvelle clientèle, constituée de jeunes acheteurs qui réussissent dans le monde des affaires et qui achètent des artistes québécois vi-*

Enquête express

Gagner sa pitance

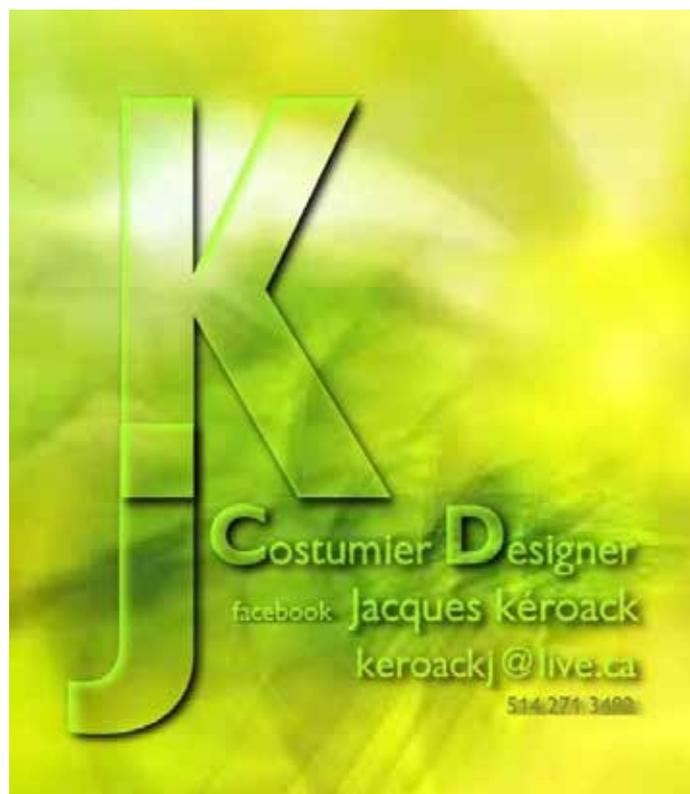
Certains artistes nous expliquent ce qu'ils doivent faire pour gagner leur vie, les revenus découlant de la vente de leurs œuvres n'étant pas suffisants.

Certains doivent prendre un emploi à temps partiel, d'autres ont une carrière et produisent à temps perdu. Mais la plupart du temps c'est avec des activités connexes à leur art que les artistes gagnent de quoi vivre.

« Je fais d'immenses murales sur commande », nous dit une artiste. « Je répare des statues et je restaure des tableaux », nous dit une autre. « Il y a toujours les commandes d'œuvres », pour un troisième.

Parfois c'est l'enseignement. Les revenus ne sont toutefois pas les mêmes. Un répondant remarque : « Dans le passé j'enseignais et je dois avouer que mes revenus étaient beaucoup plus élevés que ceux reliés à la vente de toiles. »

Ajoutons aussi que pour d'autres, c'est une spécialité : « Ma spécialité a été 15 ans les pochettes d'album rock. Mais les compagnies ont diminué les budgets alloués aux couvertures. » □



8-

Le marché de l'art (suite)

vants. Auparavant, ce type d'acheteur achetait des valeurs traditionnelles ; Il y a des gens de classe moyenne qui achètent des condos, des maisons et des lofts en ville. Ils veulent des œuvres abordables, ce qui est idéal pour les jeunes artistes.

Il faut rappeler que les artistes doivent se vendre eux-mêmes. La clé du succès selon certains. Un d'eux nous dit : « J'expose d'avantage depuis un an et je vends un peu dans une galerie du Vieux Longueuil. » Deux autres : « En tant qu'artiste ma carrière perso a pris du galon ces dernières années, à force de travail acharné, de représentation sur les médias sociaux », « plus je vieillis, plus je suis reconnu et plus c'est facile. »

Il faut aussi ajouter des cordes à son arc, comme le souligne cette répondante : « Je gagne beaucoup mieux ma vie depuis que j'ai intégré la vidéo à mon programme. » □



Enquête express

Éducation artistique

Enquête sur
les arts visuels

Les artistes nous parlent
du RAAV



9-

Beaucoup de répondants déplorent le manque d'éducation en matière d'art et d'histoire de l'art au Québec, comparativement aux Européens, qui sont en contact plus étroits avec les arts. Les Américains aussi, qui achètent leurs artistes locaux.

Il faut vraiment qu'une prise de conscience se fasse, nous dit un répondant. L'art n'est malheureusement pas pris au sérieux ; il y a un gros travail d'éducation à faire ; il faut changer les mentalités et acheter local, nous disent d'autres. Il manque grandement d'éducation au niveau primaire et secondaire, un enseignement qualifié, tranche pour sa part un artiste.

« Je crois que le problème c'est notre retard de connaissance en matière de peinture au Québec. Je crois que si le Journal de Montréal parlait un peu plus souvent des artistes-peintres, au lieu de toujours parler de hockey, l'intérêt général des québécois face à l'art serait plus grand », affirme ce répondant, nous rappelant que les médias aussi jouent leur rôle.

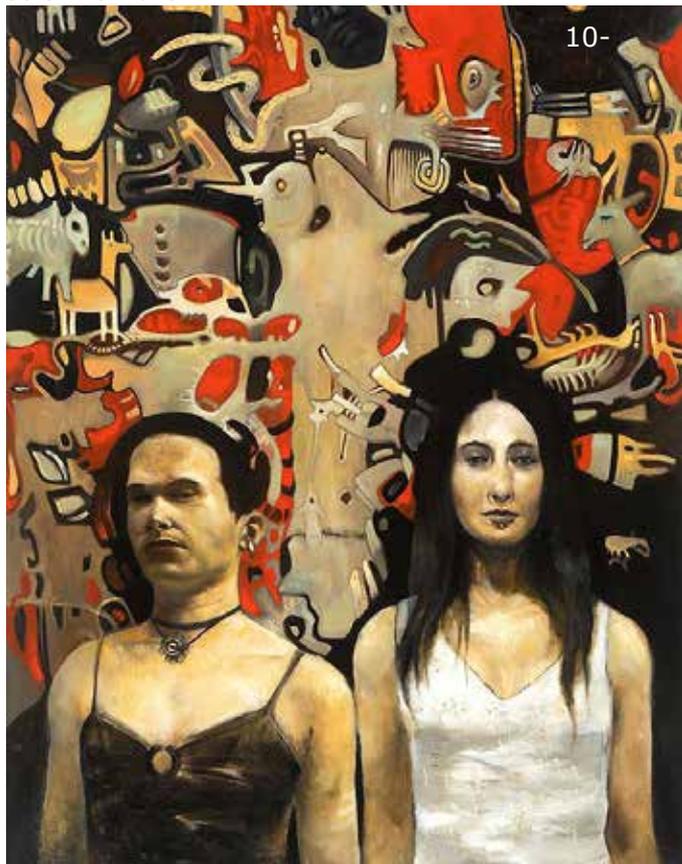
Il est indéniable que plus les enfants sont habitués jeunes à connaître les œuvres d'art, plus ils auront de chances de devenir consommateurs d'art. C'est justement le but du projet Ma première galerie d'art du Festival International de Montréal en Arts (FIMA). Les enfants de 10 ans et moins peuvent s'y procurer une œuvre d'un artiste professionnel pour 10 dollars.

□

[Voir également l'article d'Elizabeth Pouliot.]

Le RAAV (Regroupement des Artistes en Arts Visuels) fût fondé en 1989 afin de rassembler les associations d'artistes. Chemin faisant, il est devenu un regroupement d'individus artistes. Le RAAV est sensé conseiller et aiguiller les artistes sur le marché et leur fournir de l'information. Beaucoup de nos répondants, étant essentiellement des artistes underground, ne se sentent pas concernés par l'organisme.

Si certains ignorent ce regroupement ou ne [sont] pas intéressés par les regroupements, d'autres pensent que les représentants comme le RAAV ou la SODEC ne sont pas à la hauteur pour nous représenter. Ceux qui ne sont pas dans le circuit des universités, des centres d'art autogérés ou dans de grandes associations d'artistes, ont le sentiment que l'organisme ne s'intéresse pas à leur cause. Il est très difficile d'accéder au regroupement. Il semble que c'est très fermé, nous dit une répondante en région. Une autre déplore : « Exigence d'y entrer : formulaires qui n'en finissent plus ! » Un répondant dit : « Le RAAV a une certaine utilité, un mandat honorable, j'en conviens. Mais il y a trop de petites choses qui m'agacent pour que j'en sois membre. » ►



10-



RAAV [suite]

D'autres ont été membres du RAAV, mais ne le sont plus, comme en témoignent ces réponses. *J'étais membre du RAAV, mais je ne le suis plus faute de moyens ; j'ai été membre quelques années, plus maintenant. Je ne me sentais pas concernée par les services qu'on nous proposait, bien que ceux-ci puissent être utiles pour certains.*

Quant à la vente, un créneau important, il semble que l'organisme n'aide pas beaucoup : *« Je crois que c'est un organisme qui a sa place et qui aide à élaborer des normes dans le domaine. Je respecte la mission, mais être membre ne m'apporte rien au niveau de la vente »,* conclue une artiste.

L'artiste Yvon Goulet, membre-fondateur du RAAV, nous rappelle ceci : *« Le RAAV représente tous les artistes, qu'ils soient membres ou non. Le RAAV devrait être un organisme qui représente tous les artistes en arts visuels au Québec. Malheureusement maintenant, c'est devenu l'union des professeurs d'art du Québec, aucun rapport avec la réalité d'un artiste en arts visuels. »* □

Enquête express

Les universités : un monde parallèle

Quelques commentaires sur le milieu artistique universitaire sont apparus. Commentaires qui témoignent d'une réalité particulière.

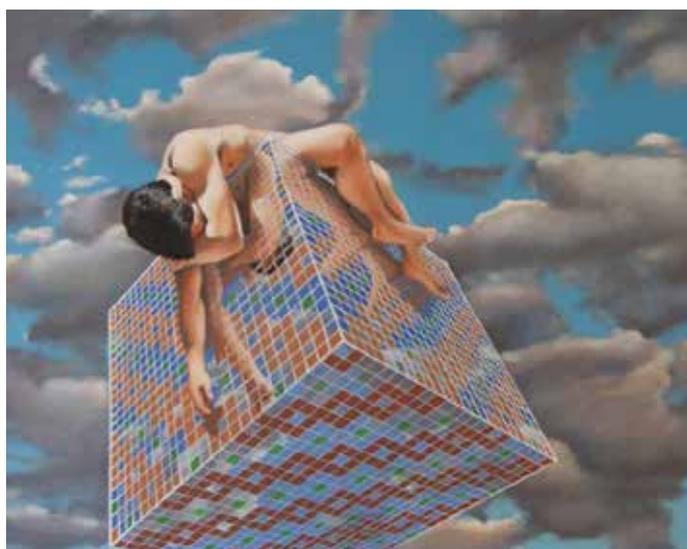
« Comme en littérature et en musique, il y a les arts visuels d'universitaires (bien couverts par la critique et présents dans les médias spécialisés) qui se développent dans un corridor propre à eux, avec centres d'art, galeries subventionnées, musées, etc. Et il y a la peinture qui se vend via des marchands d'art. Il y a donc deux corridors et ces deux mondes ne se parlent pas ».

« Les universités produisent des artistes à la pelle, sans restrictions. Des jeunes sortis de l'école sont absorbés par le système et mis à la poubelle rapidement », nous dit un répondant.

« Ce que je trouve dommage c'est que ceux qui ont le contrôle, comme les directeurs de musée, sont en général des intellectuels, pas des artistes. Ils font des sélections sur le "discours de l'œuvre", non pas sur la qualité artistique. Un intellectuel doit comprendre par le cerveau, alors que l'art doit se comprendre par les émotions. Les intellectuels ont réussi à instaurer une étiquette artistique en fonction de l'idée », avons-nous également reçu comme commentaire.

Certains artistes pensent aussi que ça occupe un marché auquel ils ne peuvent pas accéder, comme celui-ci : *« Les meilleurs appels de dossiers sont toujours pour les mêmes artistes qui font partie d'une clique. »* Un autre d'ajouter : *« Quand on ne fait pas partie d'un réseau, c'est très difficile de vendre. »* □

12-



FRANCE CANTIN



LE POINT DE VUE DE L'AGENTE

Simon DuPlessis

France Cantin est agente d'artistes. Elle a notamment été l'agente de Zilon et elle dirige aujourd'hui la galerie TD, à l'Astral du Quartier des Spectacles. Tout d'abord artiste, elle a ensuite œuvré dans le domaine de la vente lorsqu'elle a eu ses enfants. En 2009, les enfants étant grands, elle a voulu combiner sa prédilection pour les arts et son expérience en vente. Elle a donc complété un cours d'agente d'artistes à l'École du Show Business. Nous l'avons rencontrée dans le cadre de notre enquête sur les arts visuels.

BAZ : Pensez-vous que la situation générale des artistes en arts visuels au Québec s'est améliorée au cours des dernières années ?

F.C. : Je te dirais qu'elle s'est améliorée à certains égards. Les artistes, surtout la nouvelle génération, sont de plus en plus impliqués dans leur carrière. Ils sont moins à la merci des galeries, ou de quelqu'un qui devrait venir les sauver ! Mais le marché est très difficile. On ne valorise pas assez l'art. Les gens sont intimidés. N'importe qui va écouter de la musique classique, même s'il ne comprend pas. Il devrait en être ainsi pour les arts visuels. Le marché est en pleine transformation, les galeries tardent à emboîter le pas, à changer leur rôle. Elles restent de simples magasins. Ce n'est pas le cas de toutes, certaines accueillent le client de très bonne manière. Pourtant, l'art est une valeur sûre pour un investissement. C'est ainsi pour

les artistes établis, mais c'est plus difficile pour les artistes émergents.

BAZ : Pensez-vous que les arts visuels occupent plus de place dans les médias qu'il y a quelques années ?

F.C. : Beaucoup moins. Il y a beaucoup de coupures dans les médias principaux. Comme les budgets sont moins gros, on va vers ce qui touche un plus grand public. Et les gens qu'on connaît déjà, c'est ce qui fait vendre la copie ! Tout ce qui est nouveau est un peu laissé pour compte. Même pour un artiste comme Zilon, c'est difficile. À la galerie TD, nous avons une équipe de presse, heureusement. Mais ça reste difficile, ça prend des contacts. La Presse et ARTV viennent à nos vernissages, mais c'est parce que nous avons une grosse machine de presse. Et comme il n'y a que peu d'intérêt de la part du public général pour les arts visuels, il n'y a pas trop de couverture. Pourtant, on a besoin d'art.

BAZ : Êtes-vous membre du Regroupement des Artistes en Arts Visuel (RAAV) ?

F.C. : Oui. Je suis membre associé. Depuis plusieurs années. Pour moi c'est important. Le RAAV est plein d'imperfections mais c'est l'outil. Comme les comédiens ont l'UDA. C'est se prendre en charge, collectivement. Les artistes sont trop souvent nés pour un petit pain. J'entends parfois : « Je ne peux pas me défendre ». Mais oui on peut se défendre. C'est certain qu'il n'y a pas de milliers de personnes pour gérer cet organisme, c'est souvent des anciens profs, des gens plus vieux. C'est peut-être un peu plus vieillot, mais c'est nécessaire. Il y a toujours place à l'amélioration.

BAZ : Gagnez-vous mieux votre vie comme agente qu'il y a quelques années ? Quel est pourcentage de vos revenus votre métier d'agente représente-t-il ?

F.C. : Non. Gagnez ma vie comme agente, je suis loin de là. Comme agent, on suit les artistes. Je ne fais qu'un pourcentage de ce que l'artiste fait. Pour le moment, je vis de mon métier de galeriste, ça représente 90 % de mes revenus. Comme agente, ça me coûte de l'argent. Je le fais par vocation. J'ai espoir d'arriver à quelque chose avec mes artistes. Je me dis parfois que je dois prendre plus d'artistes, mais c'est moins de temps pour chacun. Je repense en ce moment ma manière de faire. ►

BAZ : Que pensez-vous des encans bénéfice ?

F.C. : J'ai été des deux côtés ! J'ai travaillé avec des artistes et j'ai travaillé avec des encans, j'en ai même fait deux. Je pense que c'est important. En tant que citoyen, l'artiste peut avoir envie de donner. Mais il faut que ce soit bien fait. Il doit toujours y avoir un prix plancher, des reçus d'impôt — sinon, c'est considéré comme un revenu — le retour des œuvres non-vendues. Tout doit être écrit sur un contrat. Il ne faut pas donner n'importe comment et vérifier les encans à qui on donne.

BAZ : Que pensez-vous des reproductions en vente chez IKEA ?

F.C. : Ben ça c'est un manque d'éducation carrément. Si quelqu'un est prêt à mettre 200 \$ sur une œuvre qui est dans tous les salons, il peut mettre 200 \$ sur une œuvre d'un artiste émergent. Les gens pensent que c'est trop cher. Les gens ne savent pas ce qu'ils peuvent avoir pour leur argent. Et chez IKEA ils risquent d'acheter des œuvres qui ne rapporteront rien à l'artiste.

BAZ : Que pensez-vous des galeries locatives ?

F.C. : Je suis pour ça. Parce que, de plus en plus, les galeries ne font rien. Ils restent de simples magasins, ils ne proposent rien à l'extérieur. Si un artiste se charge de sa carrière, il peut faire ses propres expos, gérer sa liste de clients (ce qu'une galerie ne laissera jamais faire). Tu peux être maître d'œuvre de ta propre carrière.

BAZ : Croyez-vous que les médias sociaux sont bénéfiques pour les arts visuels ?

F.C. : Oui, parce que les médias traditionnels en parlent moins. C'est une alternative intéressante. Tu ne rejoindras jamais tout le monde par ce moyen, mais il y a un énorme potentiel. Tu peux développer des trucs, faire tirer des œuvres, établir un public. Tu peux dynamiser ça. C'est parfait pour un artiste qui veut diriger sa carrière.

BAZ : Comment voyez-vous la situation des artistes pour l'avenir ?

F.C. : Je vois l'artiste de plus en plus travailleur autonome en charge de son sort. Je vois l'artiste de moins en moins comme quelqu'un de passif. La voie c'est ça. Les jeunes ne veulent pas être aux mains de quelqu'un qui s'occupe d'eux. Il y a vraiment un changement sur le marché. Les galeries, même les grandes, sont dans le tumulte. Les nouvelles technologies changent la donne. Forums, catalogues et galeries en ligne, sites web. Il y a d'énormes possibilités. Je vois beaucoup d'intérêt des artistes qui me contactent pour mieux gérer leur propre carrière, et d'avoir les moyens de comprendre les règles. Et il y a aussi ici du travail à faire sur le droit de suite... c'est une autre histoire. □

13-



Découvrez la CCGQ

son histoire
sa mission
son CA

Célébrez 15 ans
de réseautage LGBT

Le point de vue d'un galeriste

Enquête sur les arts visuels



Daniel Roberge est, depuis longtemps, dans le milieu des arts visuels. Étudiant la chose au cégep, il finira avec la deuxième promotion de l'UQAM, en 1973. Parti ensuite de manière inopinée aux États-Unis, il établira une galerie d'art — galerie Roberge — à Cape Cod, où, notamment, la photographe Nan Golden a exposé.

En 2001, il fonde la galerie Zéphyr sur la rue Amherst à Montréal. Aujourd'hui, comme beaucoup de galeries au Québec, le marchand d'art est obligé d'abdiquer et de fermer boutique. Le client n'est plus au rendez-vous.

Nous nous sommes entretenus avec lui, afin de lui poser les questions soumises aux artistes dans le cadre de l'enquête sur les arts visuels et d'autres inspirées par les réponses que nous avons reçues.

BAZ : Pensez-vous que la situation générale des artistes en arts visuels au Québec s'est améliorée

ces dernières années ?

D.R. : Pas du tout. Ça régresse, il n'y a pas d'acheteurs. J'ai un ami collectionneur qui m'a dit que le problème à Montréal est qu'il y a 200 collectionneurs pour 5 000 artistes ! C'est la réalité du marché, parce que, sinon, le talent à Montréal, ça pleut ! C'est plein de bons artistes. Les deux gros problèmes, ici, je pense, c'est le manque d'éducation et le manque de diffusion. Les enfants devraient être initiés jeunes.

BAZ : Pensez-vous que les arts visuels occupent plus de place dans les médias qu'il y a quelques années ?

D.R. : Ça régresse aussi. On dirait même que ça n'existe plus. Même le Voir ne publie plus son calendrier en version papier. Pourtant ce serait le devoir des médias d'en parler, surtout Radio-Canada, ou les grands journaux. C'est à eux de faire un effort. Pourquoi toujours aller vers ce qu'il y a de plus facile ? Juste ma dernière exposition, 60 artistes réunis. C'est rare. J'ai envoyé mes communiqués partout, personne n'a répondu. C'est triste.

BAZ : Vous considérez-vous comme galeriste professionnel ?

D.R. : Oui. Avec tout le parcours que j'ai, oui. J'ai étudié en arts, et j'ai eu deux galeries, dont une pendant 13 ans !

BAZ : Avez-vous déjà mieux gagné votre vie comme galeriste ?

D.R. En 13 ans, j'ai toujours été déficitaire. J'ai eu la chance d'acheter le local pour vraiment pas cher. J'ai donc pu vivre sur l'hypothèque dont la valeur allait toujours en augmentant. Mais là, en vendant, je paie la banque et c'est tout. J'ai réussi à vivre chichement pendant 3 ans. J'ai vivoté.

BAZ : Que pensez-vous des encans bénéfice ?

D.R. : Contre. Parce qu'il y en a trop. S'il y en avait une ou deux par année, et que les artistes prenaient 50 %, peut-être. Mais non. Et les collectionneurs attendent juste ça. Ils ne sont pas idiots. Ils peuvent se procurer un tableau pour une fraction du prix. Des galeries ferment à cause de ça. Et c'est n'est pas vrai qu'un nom de un huitième de pouce dans un catalogue donne de la renommée à un artiste.

BAZ : Que pensez-vous des reproductions en vente chez IKEA ?



Enquête express

Les encans bénéfice

D.R. : C'est horrible ! Dommage que les gens passent à côté de la relation qu'ils peuvent avoir avec une œuvre originale. Les reproductions... On est déjà venu me proposer des reproductions de toiles faites en Chine qu'on vendait pour 20 \$. Les gens ici n'ont pas l'habitude d'acheter des œuvres originales. C'est dans les mœurs des Européens, mais ici on a encore du chemin à faire.

BAZ : Que pensez-vous des galeries locatives ?

D.R. : C'est cute. Mais un artiste ne devrait pas gaspiller son argent là-dedans, parce que ça ne rentre pas dans un CV professionnel. C'est plutôt pour les peintres du dimanche qui veulent inviter leurs amis et leur famille.

BAZ : Pensez-vous que les médias sociaux sont bénéfiques pour les arts visuels ?

D.R. : Oh oui ! Surtout depuis 5 ans, c'est un incontournable. Depuis Facebook, parce que Facebook est très visuel. Ça permet de voir les artistes aller, c'est une belle vitrine.

BAZ : Comment voyez-vous la situation des artistes pour l'avenir ?

D.R. : Je ne sais vraiment pas ! Je trouve ça bien triste qu'il y ait si peu de consommateurs d'art pour tant d'artistes. Mais je ne saurais vraiment pas quoi répondre à cette question ! □

Très souvent dans une année, les artistes sont sollicités pour donner des œuvres à des encans bénéfice pour maintes causes. Très souvent, l'artiste ne retire aucun pourcentage de la vente. Parfois même, il n'y a pas reçu de charité. Toujours on lui fait miroiter de la « visibilité ». Qu'en est-il selon notre sondage ?

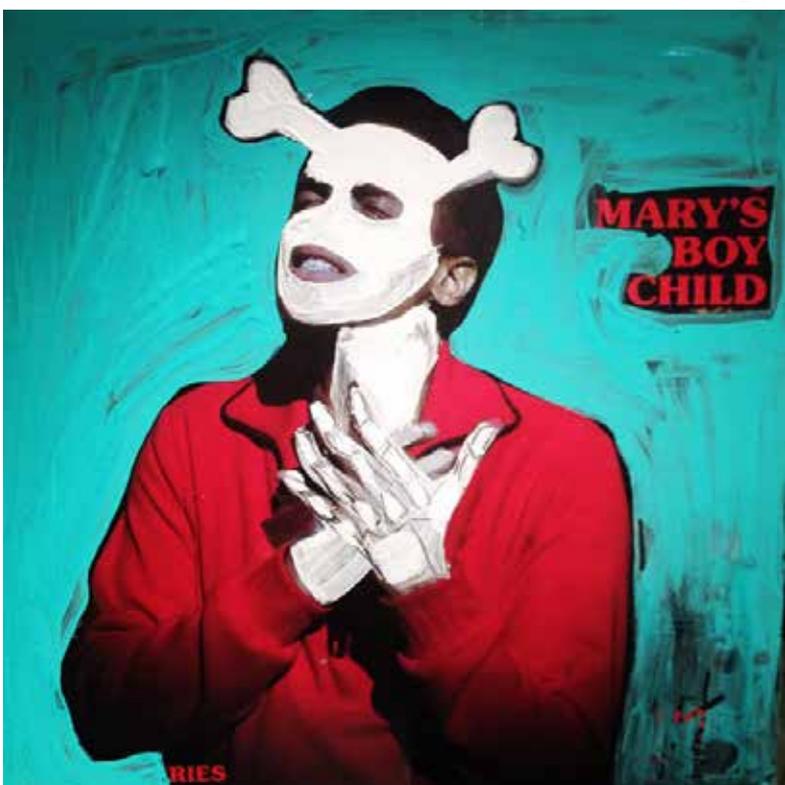
Si nous demandons à l'artiste peintre Jean Chaîney, il nous dit qu'il a « *longtemps donné plusieurs tableaux par année* ». Cependant, à force de voir les toiles partir pour des prix dérisoires – ce qui peut nuire à la cote d'un artiste – il s'est résigné. « *Je n'en donne maintenant qu'une seule par année.* »

« *Le problème, c'est que les collectionneurs attendent les encans bénéfice, puisqu'ils savent qu'ils auront les toiles pour une fraction du prix* », ajoute l'artiste.

Nous avons reçu d'intéressants commentaires sur le sujet via notre sondage, bien que nous n'avions pas directement posé cette question : « *Il y a beaucoup d'encans ou organismes de charité qui demandent aux artistes déjà pas très riches de faire des dons d'œuvres ou d'en réduire le prix pour aider une bonne cause. Cela a souvent l'effet de déprécier la valeur du travail de l'artiste. Sans jamais de retour d'ascenseur.* »

Rappelons que l'encan ARTSIDA organisé par l'ACCM, dont les profits servent à financer les programmes du AIDS Community Care Montréal – organisme venant en aide aux personnes séropositives –, n'est pas revenu à la charge en 2014. L'événement était pourtant bien couru. L'encan de 2013 a eu lieu au Musée d'Art Contemporain de Montréal. On y trouvait, entre autres : Zilon, Winston McQuade, Evergon, Daniel Barkley, René Derouin, Yvon Goulet. « *Certaines œuvres portaient pour de modiques sommes, c'est décourageant pour l'organisation* », nous dit l'agente France Cantin [voir notre entrevue], qui était membre de l'équipe ARTSIDA en 2013. L'ACCM travaille toutefois pour que l'encan ait de nouveau lieu en 2015. □

14-



www.bazoom.ca



Simon DuPlessis

L'ARTISTE MONTRÉLAISE SANDRA CHEVRIER

Une brillante réussite sur
la vague web !

Sandra Chevrier est une étoile montante de l'art et pas uniquement au Québec. Depuis 2 ans, ses toiles sont vendues en Norvège, au Royaume-Uni et en Californie. Elle a fait une exposition sold-out à Los Angeles il y a quelques mois. Récemment, son partenaire d'affaires et elle ont ouvert une galerie — galerie C.A.O. — à Montréal pour écouler ses œuvres dans la métropole. En une heure, tout était vendu.

BAZ : Quel est votre domaine de pratique artistique ?

S.C. : Artiste-peintre. Depuis 5 ans à temps plein. Je fais ça depuis toujours, depuis que je suis petite. Quand je suis devenue enceinte, en congé de maternité, j'ai dû réfléchir. Je savais qu'avec un enfant, si je ne faisais pas ça là, ce serait fini. C'était maintenant ou jamais. J'ai alors décidé d'être artiste à temps plein.

BAZ : Trouvez-vous que la situation générale des arts visuels au Québec s'est améliorée depuis quelques années ?

S.C. : Je ne sais pas si elle s'est améliorée, mais je sais que ça a beaucoup changé. Avec internet, c'est différent. Sans passer par une galerie, il y a un marché. C'est une bonne vitrine, gratuite. Mais, si tout le monde peut être artiste, c'est plus difficile pour les références sur internet. C'est aussi une réalité différente pour les galeries, qui doivent s'y adapter. Celles qui n'y arrivent pas en ressentent les conséquences.

BAZ : Pensez-vous que les arts visuels occupent plus de place dans les médias qu'il y a quelques années ?

S.C. : Si je pense aux journaux ou à la télé, il n'y a pas de place pour l'art visuel. Et les gens



ne s'y connaissent pas parce qu'il y a un manque d'éducation. L'image que les gens ont de l'art et des galeries n'est pas la bonne. Dans les médias, Corno, Armand Vaillancourt ou Marc Séguin, s'ils font quelque chose on va en parler. Mais c'est tout. J'ai récemment ouvert une galerie avec mon partenaire d'affaires. Nous avons envoyé des communiqués à tous les médias. Certains nous ont répondu que j'avais suffisamment de succès à l'étranger pour ne pas être obligés de parler de moi au Québec ! C'est un coup au cœur ! Mais je sais qu'il y a un désir dans la population. Les musées sont plus achalandés qu'auparavant. Mais c'est le manque d'éducation et l'image que l'on se fait de l'art. Par exemple, je suis allée en Norvège dernièrement, et les enfants sont initiés très jeunes à l'art et l'histoire de l'art.

BAZ : Au Québec, vous êtes représentée par une galerie ? Un agent ? Représentée hors Québec ?

S.C. : Je travaille avec mon partenaire d'affaires sur la nouvelle galerie C.O.A. qui sera ma perma- ►

nence à Montréal. Je dis partenaire, mais c'est comme un agent. Sauf qu'on fait des choix ensemble, on pense au futur.

BAZ : Êtes-vous membre du Regroupement des Artistes en Arts Visuels (RAAV) ?

S.C. : Non, je ne suis pas membre. On m'a dit que ce pourrait être une bonne chose, si j'ai des pépins. Mais je ne connais pas trop l'association du RAAV. Pour une amie, ça été très utile.

BAZ : Gagnez-vous mieux votre vie comme artiste qu'il y a quelques années ?

S.C. : Oui ! [rires]

BAZ : Quel pourcentage de vos revenus votre art représente-il ? Quelle proportion de vos clients sont québécois ?

S.C. : Tous mes profits proviennent des arts. Je suis incorporé et salariée de mon entreprise. Pendant deux ans, je n'avais pas de clients québécois. Je n'exposais pas au Québec. Pour la nouvelle galerie que nous avons ouvert à Montréal, ça été sold-out en une heure. Beaucoup de gens se sont déplacés, malgré le refus des médias. Mais mon marché est vraiment ailleurs dans le monde. La proportion de clients québécois, peut-être 10 ou 20 %, je dirais.

BAZ : Que pensez-vous des encans bénéfice ?

S.C. : Humm... Je trouve ça bien, mais je suis mitigée. Les artistes ont tellement de misère à finir les fins de mois. Je ne choisis maintenant que les causes qui m'intéressent. Je reçois 2-3 demandes par semaine. Parfois aussi, ils te promettent de te faire connaître, mais c'est très souvent des déceptions. Les œuvres partent pour la moitié du prix. Les gens attendent pour les avoir pas chères. C'est décevant.

BAZ : Que pensez-vous des reproductions IKEA ?

S.C. : Je n'ai rien contre. Les gens n'ont pas les sous, ou ne connaissent pas assez les artistes. Mais s'ils prennent le temps de se rendre au FIMA (Festival des arts à Montréal) ou ailleurs, ils peuvent en trouver, parfois presque au même prix. La fierté d'avoir une œuvre originale et de la partager avec ses amis, c'est ça aussi. C'est triste des maisons avec des décors pareils ! D'un autre côté, IKEA pourrait faire des collaborations avec des artistes !

BAZ : Que pensez-vous des galeries locatives ?

S.C. : Les galeries locatives qui prennent un pourcentage sur les ventes, ça n'a pas de bon sang. Mais si tu veux t'occuper de toi-même, sans galeriste, peut-être qu'avec une qui ne prend pas de commissions. Mais je ne sais pas si je le ferais. Y'a tellement d'endroits alternatifs pour exposer, la visibilité est super bonne.

BAZ : Pensez-vous que les médias sociaux sont bénéfiques pour les arts visuels ? ▶

15-



L'artiste montréalaise Sandra Chevrier (suite)



S.C. : C'est la meilleure chose ! Pour moi en tout cas. Les forums d'arts aussi. Ça prend un côté business. Je passe beaucoup d'heures sur internet. J'ai une bonne base dans le monde. J'envoie quelque chose et ça peut être vu en Australie en 10 minutes ! À force de le faire, tes œuvres apparaissent dans les moteurs de recherche, et il ne suffit que d'une personne ! J'ai publié sur les magazines Hi Fructose et Juxtapose. J'ai tout de suite vu les répercussions. Je dis toujours oui, autant pour les blogues que les magazines.

BAZ : Comment voyez-vous la situation des artistes pour l'avenir ?

S.C. : J'espère que ça va s'améliorer. Je sens beaucoup de changements. Les galeries doivent s'adapter. La population veut en savoir plus sur les artistes. Si chaque artiste prend le temps de faire sa promo et qu'il travaille fort, ça va changer. Il faut aussi que les enfants soient initiés plus jeunes, autant à la maison qu'à l'école, et qu'ils découvrent l'art dans le plaisir. Et il faut que les gens réalisent que ce n'est pas pour l'élite. Ce n'est pas parce qu'il y a des toiles à 50 000 \$ que tout l'art n'est pas accessible. L'art s'adresse à tous et je pense qu'il y a de l'espoir. □

www.sandrachevrier.com

17-



Enquête sur
les arts visuels



Elizabeth Pouliot

L'art plastique : un diamant brut

Qu'est-ce que le cours d'art plastique au secondaire, ou plutôt que devrait être le cours d'art plastique au secondaire ?

La créativité fait peur. Non, le chaos fait peur. Mais quel est le meilleur moyen de créer ? Au fil des années, le domaine des arts a souvent été perçu comme à l'écart ou inutile. On pourrait en parler des heures, mentionnant les nombreuses coupures faites par l'État dans ce champ d'activité. Parce que la créativité ce n'est pas rentable. Pire, ça fait peur.

On le sait tous, les valeurs nous viennent en grande partie du milieu dans lequel on évolue. L'école prend alors toute son importance. Les institutions qui mettent les arts de l'avant sont peu nombreuses. Le seul nom qui me vient en tête est F.A.C.E., acronyme désignant Formation Artistique au Cœur de l'Enseignement. Une école primaire et secondaire montréalaise qui depuis 1975 offre un programme riche mettant les arts au premier plan.

Habituellement, les écoles se conforment au programme du gouvernement, sans plus. Ce qui pourrait être amplement suffisant, si le programme d'art avait comme but premier la valorisation du domaine. À mon humble avis, l'art est une autre matière mal évaluée qui semble simplement combler un vide. Ayant fréquenté moi-même un établissement qui avait comme cheval de bataille le sport et toutes ses composantes, mes 95% de moyenne en art ne faisaient pas le poids. Comme dans la majorité des établissements secondaires, l'art n'est pas une matière prise au sérieux. On pourrait faire le même constat dans le monde adulte, car, mis à part les groupes d'exceptions ou d'intellectuels, étudier ou travailler dans le domaine artistique s'accompagne d'un lourd bagage. C'est une vocation qui semble risquée, prétentieuse ou encore tout simplement superflue.

En cinquième secondaire j'ai eu mon premier cours d'arts plastiques, ayant choisie art dramatique les quatre autres années. J'y ai tout de même entrevu l'une des premières failles : la réaction extatique de notre enseignante, enceinte à l'époque, en trouvant une remplaçante qui avait un véritable bagage en art. De fait, un professeur peut ►

enseigner une matière dans laquelle il n'a aucune formation spécifique. Cette matière a toujours été sacrée pour moi, et pourtant plusieurs n'y voient pas l'intérêt. Apprendre qu'une personne sans expérience en arts plastiques puisse enseigner à une classe enrichie m'a assurément surpris et même choquée.

Tout au long de l'année, cette matière m'a semblé passionnante. Un cours comme je n'en avais jamais eu, mais surtout un professeur comme je n'en avais jamais eu. Ce sont les retrouvailles avec cette même enseignante qui m'ont permis d'élaborer le contenu de cet article. Une période de questions qui lui était destinée est rapidement devenue, sans même que je m'en rende compte, une sorte d'entrevue dont j'étais l'invitée. Déformation professionnelle, j'imagine. Cette rencontre m'a pourtant permis de pousser plus loin ce que j'essayais de comprendre en fouillant ce sujet. Repartant avec encore plus de questions qu'à mon arrivée, je crois bien que deux d'entre elles me sont restées en tête : comment et pourquoi évaluer l'art ?

L'art se base dans l'émotion, dans le ressenti. Une des seules matières qui permet de vraiment créer sans trop de contraintes. Plusieurs professeurs préfèrent pourtant figer leurs élèves dans un carcan. Chacun pour soi, chacun son cahier de croquis, chacun à son tabouret, chacun dans son coin pour être plus clair. Parce que, bien sûr, on a peur du chaos. Pourtant les adolescents sont des boules d'émotions qui ressentent tout pour la première fois, ce qui souvent donne naissance à de superbes projets. Pourquoi les limiter ? En parlant avec plusieurs jeunes adultes de leur expérience en cours d'arts plastiques, un élément semblait revenir pour chacun d'entre eux. Qu'ils aient adoré ou répugné ce cours, ils affirment tous ne jamais avoir eu plein contrôle de leurs projets. Bien sûr, le but de l'enseignant est d'installer des balises quant aux réalisations des élèves, mais certainement pas de guider le processus de A à Z.

L'évaluation dans les cours d'arts plastiques est présentement faite directement sur les œuvres de l'étudiant conformément aux compétences nommées : créer des images personnelles et créer des images médiatiques. On corrige, critique et note un travail qui provient directement de son ressenti. Je comprends mal comment on peut évaluer en se basant sur ce genre de critères. L'évaluation de techniques ou d'analyses de compréhension paraît très logique. Mais l'évaluation d'une interprétation complètement subjective d'un projet donné est plutôt loufoque à mes yeux. Accorder une note dans ce cadre diffère totalement des autres matières, car la rationalité n'est pas prédominante, mais aussi, car la performance n'occupe pas une



aussi grande place. L'évaluation d'un projet artistique vient critiquer une compréhension personnelle d'un sujet. En fait, c'est critiquer ce que la personne pense. Comme dans tous les autres domaines, on ne peut pas être tous d'accord. Mais une divergence d'opinions avec un professeur mérite-t-elle une note plus basse ?

Comme je le disais, ce cours est l'un des seuls qui permet une vraie liberté entre la compréhension et le résultat final d'un projet. Le seul cours qui devrait littéralement pousser à penser « outside the box », en dehors du cadre établi par les normes acceptées. Malheureusement, rares sont ceux qui ont la chance de l'expérimenter. C'est pourtant en laissant libre cours à l'imagination que des idées naissent et que des changements grandioses peuvent survenir. En brimant les élèves dès le secondaire dans leurs initiatives personnelles, sommes-nous en train de brimer les penseurs de demain ? Sommes-nous en train de freiner les futurs grands créateurs du Québec ? Évidemment, je dramatise un peu. Plusieurs artistes ont vécu une bien plus grande répression et ont persisté dans ce qu'ils croyaient être le mieux. Plusieurs devenus des personnages marquants du monde des beaux-arts ou de tout autre domaine. Peut-être aussi ai-je une vision un peu trop idéaliste de ce que ce cours peut permettre.

Je ne prétends pas avoir les réponses miracles, j'essaie simplement d'éclairer les contradictions qui se ressentent en tant qu'étudiant ou qu'enseignant d'art. Ce n'est certainement pas tous les jeunes entre 13 et 17 ans qui ont la même vision que moi sur l'importance de cette matière. Je fais partie d'une minorité qui adore les cours de ce type. Pourtant, il est indéniable que la conception du cours n'est pas adaptée à la matière en tant que telle. Alors M. le ministre Bolduc, serait-il temps de tailler le diamant ? □

Un merci tout spécial à Émilie Leger pour les renseignements et sa contribution à cet article.



Me Damien Pellerin,
avocat associé,
Pellerin Savitz Avocats

Graffitis et tags, œuvres protégées ou non ?



19-

Les graffitis et tags constituent une forme d'arts visuels particulièrement populaire en milieu urbain, mais bénéficient-ils pour autant des mêmes protections que les autres œuvres d'art ? Récemment, un artiste, Monsieur Alexandre Veilleux, mieux connu sous le pseudonyme d'Alex Scanner, a saisi le Tribunal d'une requête afin de lui faire reconnaître ses droits quant à un tag qui aurait été reproduit et modifié sans son autorisation pour figurer dans le générique d'introduction de la célèbre série télévisée de Madame Fabienne Larouche, 30 Vies. Dans le cadre de la présente chronique, nous aborderons, dans un premier temps, l'état du droit d'auteur, ensuite les implications juridiques de la création d'une œuvre sans le consentement du propriétaire de l'immeuble touché et, enfin, les limitations de l'usage commercial de ladite œuvre.

Tout d'abord, il ne fait nul doute qu'un graffiti, pour autant qu'il soit original, constitue une œuvre protégée par le droit d'auteur. En effet, la Loi sur le

droit d'auteur protège toute œuvre littéraire, dramatique, musicale ou artistique, qui est fixée sous une certaine forme matérielle et qui est considérée originale. Mais qu'en est-il quand il s'agit d'un tag, comme c'est le cas dans le dossier étudié ? Après étude de la jurisprudence, nous n'avons trouvé aucun précédent qui permettrait de répondre à cette question clairement, mais nous sommes toutefois porté à croire que le tag en question pourrait fort bien être reconnu comme une œuvre protégée, puisqu'il dégage une originalité, similaire à celle d'un logo ou d'une marque de commerce.

Ensuite, prenant cette prémisse pour avérée, est-ce que les graffitis et tags peuvent être photographiés et reproduits sans l'accord de leurs auteurs ? Considérant que les immeubles sur lesquels sont créés ces œuvres font partie du paysage, il nous semble clair que la question précédente se répond par l'affirmative, puisqu'un paysage peut être reproduit sans autorisation. De plus, considérant le principe juridique selon lequel nul ne peut bénéficier d'un acte illégal et que, souvent, ces graffitis et tags sont créés sans l'accord du propriétaire de l'immeuble, constituant ainsi un méfait au sens du Code criminel, il nous apparaît hasardeux de croire qu'un artiste pourrait empêcher la reproduction de ses œuvres.

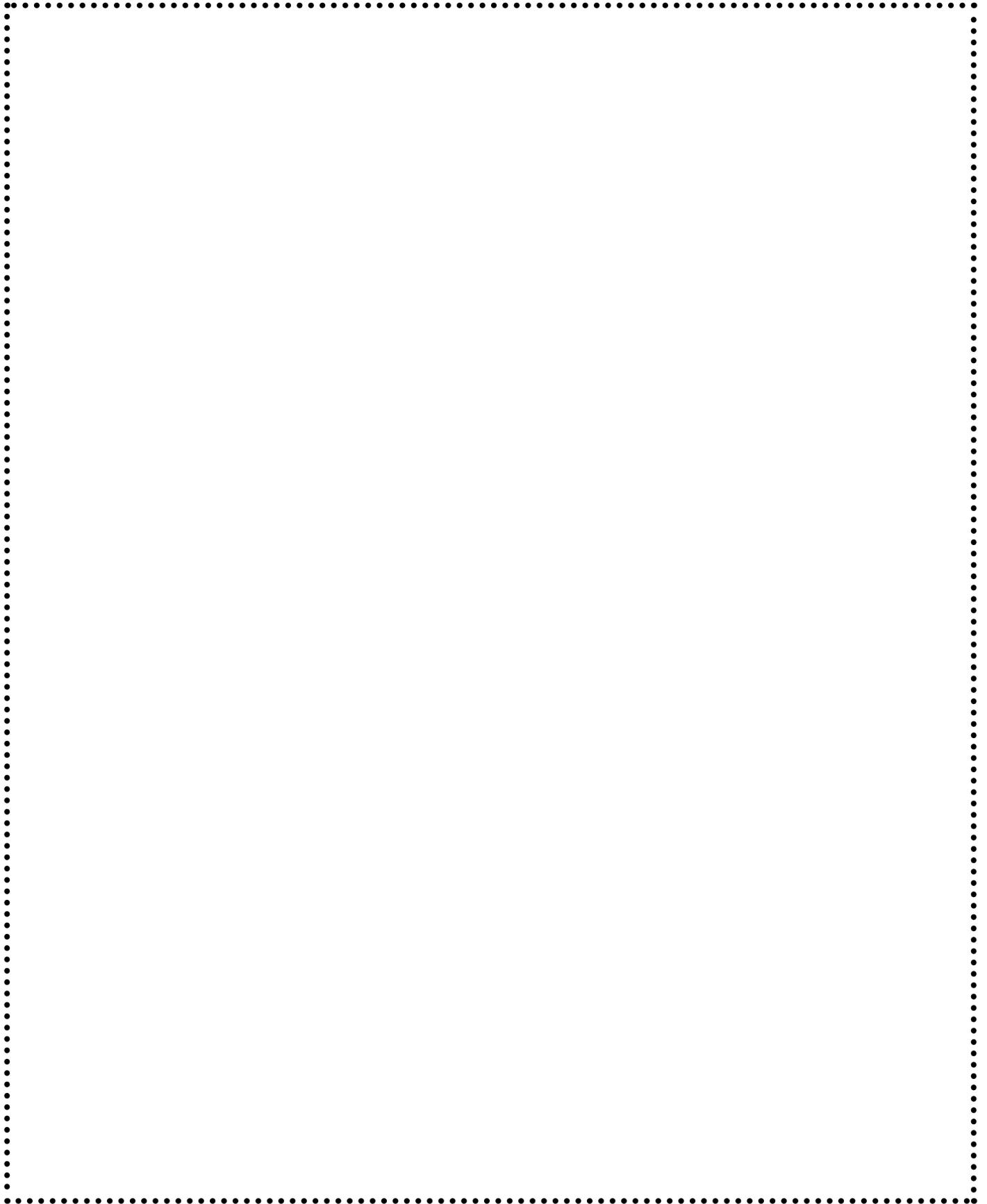
Enfin, dans le cadre d'un usage commercial, l'état du droit diffère grandement. En effet, nous ne croyons pas que l'on puisse reproduire une œuvre d'art pour un usage commercial sans compenser son auteur. Cependant, considérant l'absence de courant jurisprudentiel clair et non-équivoque lorsque l'œuvre constitue en soi un méfait, ce sera au Tribunal de trancher cette question et de faire jurisprudence. Gageons que ce débat juridique saura enflammer les passions, en plus de représenter un défi juridique qui fera couler beaucoup d'encre ! □

magazine **BAZZ**

**Pour toute information concernant nos
prochaines publications ou sur les espaces
publicitaires, veuillez contacter :**

Sylvain Simard
sylvain.s@bazoom.ca

Créez votre Espace !





Pascalline Quaedvlieg
historienne
& consultante en art

**Investir dans l'art, un plaisir
qui rapporte !**



Comme tout investissement, il ne suffit pas de connaître les avantages financiers, notamment fiscaux, mais aussi de connaître les subtilités du marché de l'art et d'avoir une préhension de la dynamique des tendances picturales.

Les avantages fiscaux

Cet aspect est le plus facile à dominer car les règles sont fixées par la loi.

L'amortissement

Les œuvres d'art peuvent être amorties avec 1/3 du coût d'acquisition hors taxes sur une base résiduelle pour le provincial et 20% pour le fédéral. C'est ce que l'on appelle la déduction pour amortissement. Dans un délai de 5 ans le coût total sera déduit de vos revenus. En cas d'incorporation, vous pouvez récupérer TPS et TVQ.

Certaines conditions s'appliquent :

- Le bien doit être acquis après le 12 novembre 1981.
- L'artiste professionnel devra, lors de la création de l'œuvre, être un citoyen canadien ou émigrant reçu.
- Le coût d'acquisition devra être supérieur à 200 \$.
- Le tableau devra être utilisé par les professionnels pour en tirer un revenu. Autrement dit, visible pour vos clients et ne pas laisser l'œuvre à votre domicile.

La donation

La donation doit être faite en faveur d'une entité reconnue par la Loi sur les impôts (organisme culturel ou de communication, institution muséale québécoise, etc.). D'autres avantages s'ajoutent :

- Récupération jusqu'à 45% du prix de l'évaluation de l'œuvre.
- Si le don est fait à une institution muséale, le 45% sera majoré de 25%, jusqu'à un montant maximum de 75 % de votre revenu annuel net.

Certaines conditions s'appliquent :

- Délai de l'acquisition de l'œuvre, entre 3 et 5 ans.
- Les donations s'appliquent aussi aux collectionneurs privés.
- Les œuvres ne sont pas limitées à une origine uniquement canadienne.

Le marché de l'art

Le marché de l'art contemporain mondial se porte bien. Les marchés se sont littéralement en- ►



21-

volés en 2014. ArtPrice parle d'une année record :

« 7,1 milliards... tel est le fruit de la vente d'œuvres d'art aux enchères (hors frais) sur le premier semestre de l'année 2014. Un chiffre record qui représente un milliard de plus que l'an dernier (premier semestre 2013) mais surtout 5,2 milliards de plus qu'il y a 10 ans. Les recettes du marché de l'art dans le monde ont ainsi progressé de 17 % cette année et de 275 % à l'échelle de la décennie. » (Artprice, 9 septembre 2014)

L'art, comme le vin ou les véhicules de collection, est devenu un domaine d'investissement semblable à la bourse ou à l'immobilier. Ce type d'investissement tend à se démocratiser grâce aux avantages fiscaux et à la médiatisation car il était autrefois réservé à une élite financière et intellectuelle. Toutefois, l'avantage fiscal ne suffit pas à faire d'un investissement forcément gagnant car il impose certaines limitations. La question est de savoir par exemple si l'obligation d'acquisition d'artistes canadiens est une entrave à la rentabilisation du placement. Demandons-nous : investir dans l'art canadien est-il rentable ?

Le Canada n'est pas exclu de pépites. Par contre, il faut prospecter et montrer de la vigilance. L'offre est vaste. Comme en bourse vous avez les valeurs sûres et les valeurs à risque. On peut diviser le marché de façon approximative en 4 catégories :

- Les jeunes artistes pour un prix raisonnable (une acrylique sur toile de 30" x 36" d'un jeune artiste, (la relève) entre 900 \$ et 2 200 \$). Et si, un jour, l'œuvre prend de la valeur tant mieux, c'est un jeu de dés. Un futur Basquiat québécois, pour quoi pas !

- Les artistes mûrs, (généralement nés entre 1950 et 1960), qui ne sont plus attachés à des galeries, qui travaillent en parallèle, souvent avec un agent et sont représentés dans certaines collections corporatives comme Loto-Québec, sont encore très accessibles. Une acrylique — huile sur toile de 30 x 36 — vaudra en moyenne entre 3 500 \$ et 5 000 \$.

- Les étoiles montantes du marché de l'art québécois contemporain (pour la plupart nés entre 1968 et 1976). Ils sont reconnus par des critiques d'art, ils sont représentés par des galeries d'art phares (Membres d'Associations des Galeries d'art Contemporains), ils participent aux foires, aux expositions de groupe organisés par des musées, ils ont reçus certains prix et reconnaissances, ils sont dans des collections muséales et corporatives (comme Hydro Québec, Toronto Dominion, La collection Banque Nationale, Loto Québec, Giverny Capital, etc.) Pour certains d'entre eux les prix ont déjà presque trop augmenté, avec des œuvres qui valent aujourd'hui 50 000 \$.

- Les artistes établis de 75 ans et plus, comme Marcel Barbeau ou Françoise Sullivan — tous les deux signataires du Refus global — Jacques Hurtubise, Rita Letendre, Claude Tousignant, Fernand Toupin etc. Une toile de dimension moyenne de 36" x 30" dépassera en général 10 000 \$. Par contre pour 5 000 \$ vous pourriez acquérir une œuvre sur papier.

Oui, investir dans l'art canadien contemporain est rentable. Mais il faut savoir acheter et s'entourer de conseillers indépendants comme tous les grands collectionneurs, sans oublier que le choix final est soumis au désir de l'acquéreur. □

« L'art lave notre âme de la poussière de tous les jours. »

— Pablo Picasso

info@quaedvlieg-art.com



Joël A. Prévost

G. H. Pépin

22-

Dans son atelier aux murs tapissés de miroirs que l'ajout d'une barre pourrait transformer en studio de danse, Joël A Prévost se livre à un étrange ballet en tournant autour d'un bloc d'argile dont il se rapproche et s'éloigne. Ses mains caressent la terre avant de saisir les outils et d'enchaîner les touches précises qui apporteront les ajustements désirés. Ses gestes se font tantôt vifs et saccadés, tantôt doux et minutieux à mesure qu'il trace, soustrait, découpe, comprime ou lisse l'argile, éprouvant le même plaisir à manipuler cette matière qu'à ses débuts, dans son village natal de Girardville au Lac-Saint-Jean.

Autodidacte, Prévost a poursuivi son apprentissage de la sculpture en Colombie-Britannique où il a vécu longuement avant de venir s'établir à Montréal. En 2009, il a fondé l'Atelier de Sculpture du Village où il enseigne à sculpter d'après modèle vivant à des élèves de tous niveaux, notamment à des artistes professionnels et à des concepteurs 3D en quête de perfectionnement dans le rendu du corps humain. Sa connaissance exemplaire de l'anatomie est nourrie par son expérience en danse contemporaine.

Le corps humain a toujours exercé une fascination sur l'artiste et ses oeuvres reflètent la passion avec laquelle il le sculpte inlassablement pour en dévoiler la complexité et l'infini pouvoir de séduction. Avec chaque nouveau torse, l'artiste s'emploie à fixer le mouvement éphémère et l'émotion fugitive suscitée par la beauté et l'énergie du corps qui évolue dans l'espace et y projette son âme.

Son style conjugue l'esthétique néoclassique et une approche résolument moderne du volume et de la ligne. Sa maîtrise technique amène la matière à défier la gravité. Il lui arrive de découper son sujet de prédilection jusqu'à ce qu'il frôle l'abstrac-

tion, invitant le regard à compléter le corps suggéré. Il en expose les frémissements intimes et lui imprime une courbe sophistiquée tout en préservant son parfait équilibre. Chaque oeuvre est parachevée par une glaçure aux accents métallisés résolument contemporains, fruit de nombreuses années de recherches et d'expérimentation.

Ces combinaisons savantes de minéraux et d'oxydes, Prévost les applique en laissant libre cours à son imagination sur des torsos en céramique qui s'accrochent au mur comme des tableaux. Chaque pièce est émaillée, poncée et cuite plusieurs fois, ce qui lui confère une extrême résistance et une richesse de couleurs et de reflets irisés, vitreux ou mats.

Même en travaillant d'après modèle vivant, Prévost peut transformer le corps humain en créature fantastique, inspirée d'un monde animal ou végétal en mutation et d'articles scientifiques qu'il dévore. Féru de jazz et de musique actuelle, il a organisé sur la côte Ouest plusieurs événements culturels conjuguant arts visuels et musique qui lui ont inspiré une série de corps stylisés, morphés en instruments de musique, tentant d'accorder leur «note» à celle des autres.

Engagé dans sa communauté, Prévost est un adepte de la médiation culturelle et croit que l'art peut changer le monde, un quartier à la fois. C'est pourquoi il ouvre régulièrement les portes de son atelier au public et aime transmettre son savoir-faire à ses étudiants, se réjouissant de les aider à transformer 100 livres d'argile en oeuvre d'art. Ses oeuvres à lui se trouvent dans de nombreuses collections au Canada, aux États-Unis, en France, en Nouvelle-Zélande, en Australie et en Chine. □



L'avis de Sandy!



Je réponds à toutes vos demandes...

Message de : LostGirl

« Chère Sandy,

Un ami m'a dit que tu pourrais peut-être m'aider à résoudre mon problème. Il se trouve que j'ai zéro gaydar. Si j'étais hétéro ça ne serait pas plus grave que cela, mais je suis lesbienne et c'est du coup un peu plus embêtant. De plus, je ne dégage aucune "vibe lesbienne". Comment faire alors pour cesser d'être une lesbienne invisible et pouvoir reconnaître les charmantes demoiselles qui aiment les demoiselles ? Merci par avance ! »

« Chère LostGirl,

Oh la la, c'est une question difficile ça ! Il arrive souvent que les lesbiennes « féminines », non stéréotypées, passent inaperçues. Déjà que la communauté lesbienne n'est pas toujours très visible.

Évidemment, changer de look pour mieux cadrer dans certains stéréotypes et du coup être moins invisible pourrait marcher, mais ça serait la pire chose à faire. Il est plus important que tu restes fidèle à toi-même et projette l'image que tu désires, que de rentrer dans une case prédéfinie et non représentative, tant de ton toi intérieur que de la communauté. Parce qu'il n'y a pas de bonnes ou mauvaises façons d'être lesbienne (ou gai, bi, trans*, même hétéro) ! Tu sais, nous sommes tous des flocons de neige : différents les uns des autres, gelés ben dur quand il fait froid et liquide quand il fait trop chaud !

Je ne sais pas si tu t'affiches dans ton milieu (est-ce que les gens le savent au travail ? À l'école ? Tes amis ?), mais ce serait un bon début ! Sans te faire tatouer un drapeau dans le front, avoir certains éléments visibles (un bracelet, un collier, des macarons sur un sac, etc.) peuvent aider.

Et pour ton gaydar, as-tu encore la facture ? Sinon, ça coûte un bras à faire réparer ! Dans le cas où tu ne l'as plus, la meilleure option serait de te pratiquer : tu spot une fille, tu la suis partout et à un moment donné tu vas bien avoir une réponse. J'appelle ça du « stalking légitime », mais la police n'est pas très d'accord avec moi.

Tu peux demander à des amis qui ont un gaydar fonctionnel pour des trucs ou leur avis. C'est moins l'fun, mais comme ça tu ne risques pas d'avoir un casier judiciaire.

Domme moi des nouvelles et bonne chance ! »

– Sandy

Message de : Titi

« J'ai promis à la gang de Bazoom que je t'écrirais, alors voici ma question, comment me débarrasser de la maudite mouche que me tourne autour là là !!? »

« Bonjour Titi,

Premièrement, merci de tenir ta promesse. C'est toujours plaisant les personnes intègres.

Pour bien répondre à ta question, j'ai fait plusieurs tests. Le parfum semble les attirer, alors j'ai arrêté de me laver quelques jours. Mais on dirait que les mauvaises odeurs les attirent aussi.

Mais si cette maudite mouche qui te tourne autour est une métaphore pour un dragueur qui t'énervé, ça marche : les mauvaises odeurs éloignent les gens !

Par contre pour une vraie mouche, je sais pas. J'ai un bac en secrétariat, pas en psychologie des bibittes ! Est-ce qu'un habit d'apiculteur est fashion ?! Ah oui, c'est une bonne idée ça ! J'en veux un rose et un zébré ! (Il faut alterner, sinon tu pue, tsé.)

J'espère que ça va t'aider ! »

– Sandy

Écrivez-lui à bazoom.ca/sandy

À chaque numéro, Sandy répond à son courrier du cœur.



FRANKLYNE

Cowgirl rockstar !

Sylvain Bazinet

Pas facile à suivre, la Franklyne ! Cette auteur-compositeur-interprète a connu une carrière en dents de scie, ponctuée d'accidents, d'arrêts et de retours en force.

Née à Montréal en 1962, elle est la cadette d'une famille de 4 enfants. À l'âge de 2 ans, elle se fait frapper par un remorqueur. Elle restera 6 mois alitée, les jambes dans le plâtre. Cet accident incitera ses parents à déménager de Montréal à Sherbrooke où elle habitera jusqu'à l'âge de 16 ans.

Sa première guitare, elle l'obtient à l'âge de 8 ans. À 12 ans, elle a déjà son propre band et fait des tournées dans des clubs de l'Estrie. Autre temps, autre mœurs. On s'imagine mal de nos jours voir une adolescente jouer dans des débits de boissons. Malgré l'opposition de ses parents, elle s'embarque à l'âge de 16 ans pour la grande ville, recrutée par un batteur qui cherche une chanteuse pour leur band, Plastik. C'est le début de sa carrière rock'n roll. Nous sommes vers 1978, le groupe chante des covers de l'époque. C'est aussi le début du punk et du New Wave avec des groupes comme B-52 et The Clash. Le groupe était bien structuré, tenu par un gérant bien connu, André Di Cesare (Patrick Normand, Chatelaine, Richard Huet, Orange, Mado Lamotte). Cet apprentissage a duré deux ans, de tournées en roulotte, de vie d'hôtel.

Avec Térapî

Son coiffeur, Alain Thiboutot, de chez Scandale, boulevard Saint-Laurent, aura une influence déter-

minante sur la suite des événements. Un groupe, Pit-Bull — par la suite rebaptisé Térapî — cherchait une chanteuse. Ils viennent la voir performer alors que Plastik se produisait dans un bar de La Ronde. Dans le temps de le dire, elle lâche son groupe, au grand dam de son producteur, pour se joindre à Pit-Bull. Franklyne est alors tombée dans un monde vraiment rock'n roll, avec alcool, pot, mescaline et petites pillules. C'est aussi son début d'auteur-compositeur.

Franklyne s'installe avec le peintre Bob Desautels (du groupe PDG) dans un entrepôt de Saint-Henri. Son groupe fera les premières parties de Nina Hagen, Gang of Four. Il gagnera aussi le concours international Rock Mitaine de Radio-Canada. Leur chanson *Rock'a'Tchooka* deviendra la chanson thème de l'événement éponyme, premier événement underground artistique multimédia de Montréal. Le groupe se produira dans les salles alternatives de l'époque : Glass, Foufounes électriques, Limelight, Léopard. Une vidéo produite par Télé-Québec a récemment été numérisée par Éric Canuel qui prépare un film sur l'époque.

Le groupe était composé par Jojo Vanier à la guitare, Michel Gougeon à la basse, Éric Pirro à la batterie tandis que Franklyne était chanteuse tout en touchant pour la première fois aux claviers. Il était aussi un des rares groupes punks de l'époque à chanter principalement en français. L'aventure pour Franklyne a duré quatre ans. En 1982, elle décide de partir, autant pour sa santé mentale que ►

physique. Le groupe était sur le point de percer internationalement. Une chanteuse a pris sa place, mais, un an plus tard, le groupe s'est dissous.

De Michel Lemieux aux Fleurs sauvages

Après un long creux, Franklyne sera engagée par Michel Lemieux comme choriste, guitariste et performeuse pour son spectacle *Mutation* (1988) qui l'amènera en Chine, en Australie, en Europe. Avec lui, elle apprendra la discipline, mais elle ne composera plus.

Elle renouera cependant avec la création par son nouveau groupe, Franklyne et les Fleurs sauvages. Le groupe était composé de trois lesbiennes même si elles ne le criaient pas sur les toits à ce moment. En 1992, elles sortiront leur unique album et gagneront le prix du public lors du concours Rock Envol organisé par Musique Plus. Le groupe finira toutefois par se séparer sans raison apparente. Juste comme ça. Sans doute l'absence de subvention pour produire un second album a joué dans la balance. Il en coûtait au bas mot 50 000 \$ pour ce faire avant l'apparition du numérique.

En 2000, elle jouera sept personnages dans la pièce contre la mondialisation, *Le Cirque en \$Cash*, de Norman Nawrocki. En 2003, elle écrit et interprète la trame musicale du film *Sexe de rue* de Richard Boutet, puis celle de *Rainbow's Pride* de Marie-Josée Ferron, puis, enfin, du film *Frail* de Michael P. Delay.

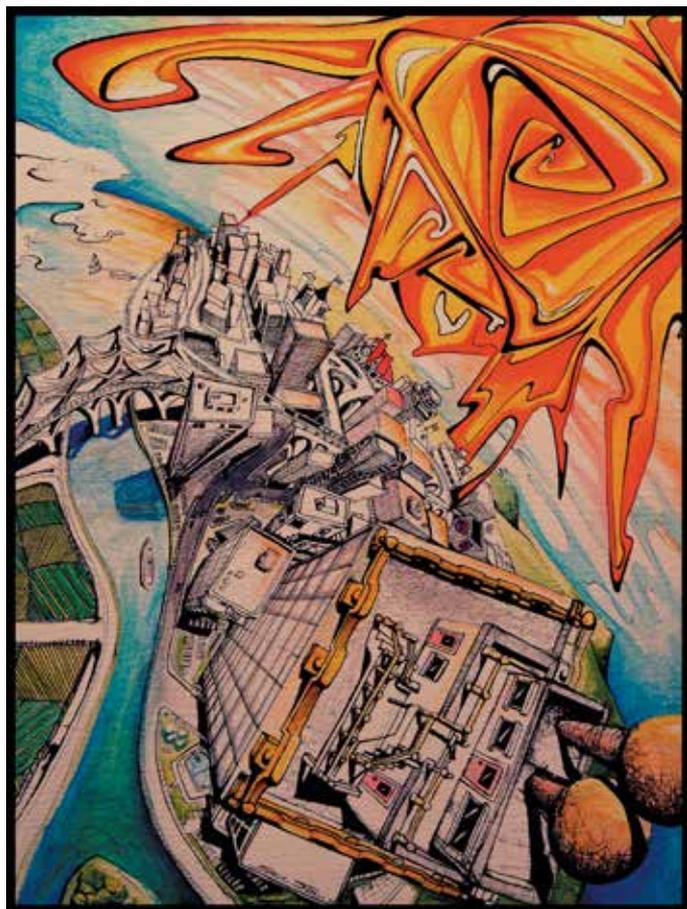
En solo

Franklyne continuera à écrire mais ce n'est qu'en 2008 qu'elle sortira un nouvel album autoproduit, *Nouveau scénario*. Au moment d'écrire ces lignes, elle est à mettre la touche finale à son prochain album, *Country Junkie*. Elle souligne qu'elle aime le vieux country, celui de Johnny Cash, de Petula Clark. Pas le nouveau. L'album va *swinger*, il n'y aura pas de balades, insiste-t-elle. Elle compose

dans le calme de la campagne, même si elle parle beaucoup de la ville. Afin de financer l'album, elle travaille en parallèle comme DJ et animatrice de Karaoké dans différents bars.

J'ai connu Franklyne à Toronto en 2009 alors qu'elle produisait une chanson pour une campagne sur le sécurisexe, *Put It On*. Il faut l'entendre en spectacle ! Cette bohème au coeur tendre qui, malgré les épreuves, ne peut que nous entraîner dans la bonne humeur lorsqu'elle prend sa guitare et son harmonica pour nous interpréter ses propres compositions ou quelques grands classiques rock, rythmin' blues ou country ! □

23-



SOYEZ TOUCHÉ(E)...COMME PERSONNE !

Neil Whitehouse, massothérapeute agréé.

Donner un massage, c'est toucher la personne entière et ainsi lui permettre de se retrouver. Chez OMEGA, c'est toute la personne que nous recevons et que nous traitons.

toucheromega.ca



Robert Leroux



Brigitte Leblanc

La mer a déposé un coquillage avec une perle à l'intérieur : Brigitte Leblanc

Qu'on la surnomme la tempête des Îles ou bien la fille de party, une chose revient à chaque fois : sa grande générosité et sa passion pour la musique et son public. L'histoire de Brigitte Leblanc, cette auteur-compositeur-interprète et multi-instrumentiste (piano, guitare, accordéon et harmonica) est parsemée de succès, de gloire, d'amitié, d'amour et de drames humains.

Née dans le petit village de la Pointe-aux-Loups aux Îles de la Madeleine, fille de capitaine, Brigitte est la huitième d'une famille de neuf enfants. À seize ans, accordéon sur l'épaule, elle quitte ses îles natales pour la grande terre.

À Québec, sur les terrasses des restaurants, elle se fait remarquer et son immense talent de musicienne, chanteuse et animatrice se façonne. Au fil de ses rencontres, se promenant dans les bars et boîtes à chansons, elle s'installe dans un métier qui la rend heureuse.

L'industrie la découvre et en 1988 paraît son premier disque, *Dérive*. Suivront par la suite, *Fragile*, en 1990 et *Ma vraie nature*, en 1993. Les Montréalais se souviendront de ses nuits folles au piano-bar Club Date où Brigitte a la cote d'amour de la clientèle gaie. Je vous l'ai dit : un vent de fraîcheur des Îles de la Madeleine !

En 1996, sur la route de retour d'une tournée au Nouveau-Brunswick, un terrible accident de voiture lui fait craindre le pire. Un œil et une oreille sont touchés. Ces handicaps auraient pu mettre fin à sa carrière mais Brigitte se relève et nous revient avec les albums *De Pointe-aux-Loups* à Lafayette en 1998 et *Brigitte Leblanc chante Sylvain Rivière* en 2000.

Pendant toutes ces années menées à un train d'enfer, Brigitte rencontre la frustration, les producteurs plus ou moins honnêtes, ainsi que les amours difficiles. Elle parvient malgré tout à retrouver un bel équilibre dans sa vie. Brigitte termine en 2005 un album qui lui tient à cœur, *Je ne serai jamais partie*, titre qui évoque l'eau salée qui coule toujours dans ses veines. Il y aura toujours un peu de sable des Îles dans ses poches.

En 2014 alors qu'elle veut tout lâcher, Paul Darriche arrive à grand pas pour lui dire : « Allons, va jusqu'au bout et sors ton album. » *Gitane du nord* marque le grand retour de Brigitte. Des textes de grande qualité et une musique au goût du jour caractérisent ce dernier album. La voix de Brigitte, traquée par les épreuves de la vie, donne encore plus de couleur à ses chansons et transporte son sentiment d'humanité à travers ses émotions. Elle nous livre des rythmes latins ou cajuns trahissant les origines acadiennes comme de nombreuses familles madelinienues.

C'est ainsi que Brigitte Leblanc, femme de cœur, drôle, attachante et pleine de courage reprend la route avec ses chansons empreintes de son histoire. Qu'elle soit sur un bateau en croisière, sur la scène en Louisiane ou à Montréal, elle se donnera toujours autant pour son public qui en redemande encore et encore. □

www.robertleroux.ca

Le ruban rouge

Parler du sida ce n'est pas seulement parler d'une maladie qui touche plus de 2 millions de personnes par an, de cette épée de Damoclès qui demeure au quotidien au-dessus de la tête de 35 millions de malades, c'est parler d'une société, de ses valeurs, de son A.D.N.



Lutter contre le sida, c'est penser l'individu, ses pratiques, ses prises de risques, les effets de la maladie, lui apporter soutien et information, lui mettre à disposition des outils de prévention mais c'est aussi s'interroger et agir sur le contexte, le collectif, la Cité, ses lois, ses rites et ses symboles. Ces deux pans de la lutte sont complémentaires et tout aussi importants l'un que l'autre.

Plus qu'aucune autre maladie, le sida est une maladie sociale. Une maladie qui précarise et qui discrimine. Ce constat, il peut être fait par tous et il est fait par tous. Prenons l'exemple de la France où les dernières enquêtes indiquent que 30 % des personnes séropositives sont, je cite l'enquête Vespa 2, « pauvres en conditions de vie » et que 23 % d'entre elles éprouvent des difficultés à faire face aux dépenses de la vie quotidienne. Près de la moitié des personnes séropositives ont également subi une discrimination, que ce soit dans leur vie privée comme professionnelle. Derrière ces chiffres aussi éloquents que froids, qu'on peut lancer tels quels, il y a, sachons ne jamais l'oublier, des vies et des souffrances.

Les pouvoirs publics devraient donc, en toute logique, si jamais la logique est bien de lutter contre le VIH/sida, mettre en place un cadre sociétal favorisant la dicibilité de la maladie et surtout, globalement, favorisant le respect et la promotion des droits humains. Mais alors comment expliquer cette capacité de certains gouvernements à s'obstiner à penser que la répression et la politique de la haine sont une solution au sida ? Inepties coupables. Politiques criminelles. Bien souvent ces politiques de haine s'appliquent en direction des « populations



Jean-Luc Romero-Michel

clés », c'est-à-dire des groupes de population les plus à risques de contracter le virus mais également des populations considérées comme clés car partenaires prioritaires dans la réponse au VIH/sida. Ces populations, ce sont les mêmes partout dans le monde: personnes incarcérées, transgenres, travailleur(se)s du sexe, HSH, usagers de drogues injectables Faut-il rappeler que près de 50% des nouvelles contaminations au VIH se produisent au sein de ces populations ? Alors pourquoi certains gouvernements, en dépit de toutes les études internationales dénonçant de telles mesures, pénalisent l'homosexualité, l'usage simple de drogues ou le travail du sexe ? Ce faisant, ces gouvernements ne parviennent qu'à renforcer l'épidémie !

Toutes ces revendications sont portées par des milliers d'associations à travers le monde et elles seront portées encore plus fortement lors du 1er décembre, Journée mondiale de lutte contre le sida depuis 1988. Toujours un moment très fort de la lutte contre le sida au niveau international.

Chère lecteur, chère lectrice, peut-être vous sentez-vous concerné(e) mais vous ne savez pas quoi faire pour ce 1er décembre, pour cette Journée mondiale de lutte contre le sida. Permettez-moi cette proposition en forme de conseil : mettez un ruban rouge symbole international de la lutte contre le sida ! En fait, prenez en deux, comme c'était toujours le cas au début : un pour soi, un à offrir. Le ruban rouge comme un hommage aux disparus, à nos morts, à nos amours et nos amis. Le ruban rouge comme un symbole de soutien aux personnes séropositives, en particulier à tous les malades qui ne peuvent pas dire leur séropositivité par peur du rejet et de la stigmatisation. Le ruban comme un cri de colère contre les gouvernements qui pensent que fermer les frontières aux séropositifs est la solution, un cri d'espoir pour un monde sans sida, d'une société où la séropositivité ne serait pas synonyme d'exclusion. Comme chaque jour, et encore plus pour cette Journée mondiale de lutte contre le sida, je porterai ce symbole avec fierté. Et vous ? □

[Militant de longue date, Jean-Luc Romero-Michel est le premier homme politique à avoir révélé sa séropositivité au VIH, en mai 2002]

Prix hommage du gala Phénicia

Récompenser l'essence de la réussite

Communications Bazoom tient à souligner à sa façon la contribution exceptionnelle de deux leaders des communautés LGBT qui se sont vus décerner un prix « Hommage » lors du Gala Phénicia — organisé par la Chambre de Commerce Gaie du Québec — qui a été présenté le 13 novembre dernier au Marriott-Château Champlain à Montréal.



Monsieur Steve Foster, récipiendaire, directeur général du Conseil québécois LGBT, recevra, en plus de son trophée, une lithographie de l'artiste Benoît Simard (1942-2010). Olivier Poulin, autre récipiendaire, directeur général de l'Alliance Arc-en-ciel de Québec, recevra, outre son Phénicia, une œuvre de l'artiste iconique gai, Yvon Goulet.

Monsieur Foster a grandement contribué à l'atteinte de l'égalité sociale des personnes des communautés gaies, lesbiennes, bisexuelles, transsexuelles et transgenres (LGBT) au sein de la société québécoise. Soulignons plusieurs réussites remarquables, telles la reconnaissance par le gouvernement du Conseil québécois LGBT comme interlocuteur privilégié ; la défense des droits des personnes transsexuelles et transgenres auprès du ministère de la Justice qui a mené au projet de Loi 35.

Le parcours personnel et professionnel de monsieur Olivier Poulin a mené à de nombreux projets d'envergure à Québec. Mentionnons la Fête Arc-en-ciel, qui a célébré ses 10 ans cette année. Olivier Poulin est engagé dans la communauté LGBT de la Capitale-Nationale depuis l'an 2000, tant du côté associatif, communautaire, économique que social. Grâce à sa collaboration avec GRIS-Québec et MIELS-Québec, il a su rallier toute la communauté LGBT de la ville de Québec. □



Marie-Noëlle Goulet-Beaudry, coordonnatrice

Le 12 novembre dernier, environ 150 femmes se sont réunies à la Galerie Dentaire, lieu sympathique et convivial bien connu, pour assister au dévoilement du nouveau site web, rlq-qln.ca, du Réseau des lesbiennes du Québec (RLQ) et célébrer la diversité lesbienne sous le thème : « De l'ombre à la lumière ».

Le RLQ est né en 1996 d'un besoin des lesbiennes de tout le Québec d'avoir une voix autonome sur la place publique. L'organisme se voue à la défense des droits, des intérêts, de la diversité et de la culture lesbienne.

La nouvelle présidente du RLQ, Jessie Bordeleau, a clairement signifié l'importance de l'engagement communautaire solidaire et la volonté du conseil d'administration de faire du RLQ l'interlocuteur principal auprès des instances gouvernementales en matière de défense des droits des lesbiennes au Québec. Le RLQ continuera sa lutte pour une visibilité sociale et politique positive des lesbiennes de partout au Québec et contre la lesbophobie sous toutes ses formes.

Un sentiment d'appartenance palpable émanait de la Galerie Dentaire prouvant que les lesbiennes ont à cœur le rayonnement de leurs réalités, l'épanouissement de leur communauté, et surtout, leur collaboration dans la diversité. Le Réseau des lesbiennes du Québec invite toutes les lesbiennes au Québec à se joindre à lui, notamment par le membership et l'implication dans ses divers comités. □





Poésie Yvon d'Anjou

L'Exil

Confusion de fierté
 La quête
 La peur
 L'identité
 La racine du monde calcifiée
 Le rôle devant la destinée
 Couleurs de chromosome errance
 Route chorus crescendo flow
 Jazz héritage extase
 Mer
 Patrie
 Rêver son parjure brailé
 Nostalgie du corps qui cède à son discours
 La langue essorée dans la culture ambiante
 Le bleu drapé
 Assoiffé du rosaire racé
 Gardienne séduisante de mon identité
 Entre musique américaine
 Vigneault poésie
 La prière urbaine du lézard
 On and off sur Morrison boulevard
 Hôtel du français brulé switch
 Dans les icônes vintage de la tapisserie

Melting botte de foin
 Pop start sur le burn du sauvage épanoui
 Cap Kerouac syndrome
 Joual chiac
 Full black cat
 Gospel Cadillac
 Syntaxe hérésiarque
 Cordon ombilical rugueux
 Sacre standard joual encore
 Âme souche
 Expression de la réalité matrice
 État utopie scindé
 Je dors dans mon char rouillé
 Les portes ouvertes
 Les clefs cassées
 Les vitres aussi grandes ouvertes sur la bouillante éternité
 Vision vorace de guépard enragé
 Orgie de pluie zen

Une collection de poupées chiffons gourou éventrées dans
 la foudre glaciale
 Foutu
 Le cœur entre les mains de la rue
 Le sort macadam fleurs séchées dans le vase clos de la tribu
 Litanie d'ivrognerie
 Terminus gospel
 Union continental baptiste
 Révolte tonnerre
 Le tort de la naissance tordue sur la 132 les phares dans les
 yeux
 Trop de phares dans les yeux
 Pea soup coon-ass autoroute
 Bâtard blessé dans l'avalanche
 Street fucker piece of shit blues city
 Who the fuck are you ?
 Son of a bitch
 Neger white speak trash
 Dust in the ghetto
 Blaster in the wind of booze
 Criminel au pool du trou d'cul
 Le courailleux dépouillé de son statut
 La racine carrée des idées
 Saga be-bop chasses aux démons
 Pipeline dans le sang de l'estuaire
 Si Je est un autre
 Alors ! Tu es MOI !
 Alors ! Tuez moi ...

© Yvon d'Anjou



facebook.com/yvon.danjou

24-





LES MERCREDIS – SPÉCIAUX SUR SHOOTER

LES SAMEDIS – ANIMATION AVEC D.J.

SPÉCIAUX SUR LA BIÈRE TOUS LES JOURS

31 DÉCEMBRE

PARTY DU JOUR DE L'AN

DÉCOR FESTIF – ANIMATION MUSICALE

– SPÉCIAUX – CADEAUX – SURPRISES



1309, RUE SAINTE-CATHERINE EST
(MÉTRO BEAUDRY)

OUVERT 7 JOURS SUR 7 DE 12 H À 3 H

Prochain numéro !

Qui a dit que la poésie québécoise se limite à Émile Nelligan ? Pour son prochain numéro, BAZ prépare un dossier sur la poésie contemporaine d'ici. Il existe en effet une scène poétique underground très vivante à Montréal et au Québec. Nous la parcourons pour vous faire connaître un peu mieux cet univers passionnant. Pour en savoir plus ou participer, écrivez au chef de pupitre responsable du dossier : simon.d@bazoom.ca

Jamye La Luna

Spectacles innovateurs de feu, de lumières ou de cirque.

jamyelaluna@gmail.com

(514) 291-6123

www.jamyelaluna.com



<http://mobile.gay411.com>
Iphone,
Ipod Touch,
Android,
Blackberry,
browsers/butineurs

Gars à Proximité

GAY411.com



Find Guys Nearby



SANDRA CHEVRIER (1, 15, 16, 17)
Sébastien Gaudette (2)
YVON GOULET (3)
Chrystoff Crowley (4)
MELANIE FAY (5)
Yan D. Soloh (6)
JABER LUTFI (7)
Ian Gamache (8)
MATHIEU LACA (9)
Dominique Desbiens et
ÉLISE LAFONTAINE (10)
Fabienne Rhein (11)
JEAN CHÂINEY (12)
Diana Polizeno (13)
ETIENNE MARTIN (14)
Philippe Morbidière Mayer (18)
ZILON (19)
Michel T. Desroches (20)
MELSA MONTAGNE (21)
Joël A. Prévost (22)
STEVE SAINT-PIERRE (23)
Frederick Ouellet (24)